LA FAMILLE FOURT – SÉROL

du milieu du 19e
jusqu'à la Guerre de 1914

Souvenirs de
Marie
Noémie
et
Marie-Antoinette Fourt

Elisabeth Pierrel-Edouard

Sommaire

Introduction i

Petit zoom généalogique 1

Le château de Changy 11

Le personnel 15

Souvenirs - Marie-Antoinette Fourt (Tante Bépie)
Petite histoire d'une parenté telle que me l'a racontée ma mère 21

Souvenirs d'enfance - Noémie Fourt (Grand-Mère) 45

Souvenirs - Marie Fourt (Tante Mite) 61

Comme une conversation

Je vous le promets, je vous le jure, je n'aurais jamais imaginé, il n'y a pas 3 mois, avoir à boucler une plaquette « Fourt / Sérol » qui aurait pour sujet « Changy »... Depuis 1 an et demi, mes préoccupations généalogiques m'avaient vraiment menée ailleurs, c'était sans compter les retrouvailles du 6 mai. Parenthèse : je menace de ne pas être brève, de vous mener sur mes sentiers de découvertes sans complexe, vais entrer dans des détails qui pourront paraître évident pour les « anciens »… mais les jeunes générations arrivent, autant les informer !

Après avoir pendant des années travaillé sur les arbres haut-vosgiens de Jean-Marie, ascendant puis descendant (à partir d'un ancêtre Pierrel né en 1800) jusqu'à cette plaquette d'une centaine de pages en 1986 suivie d'une cousinade à 750 (réitérées en 2006), je suis passée à autre chose. Et m'étais promis de ne plus toucher à la généalogie, mettant en avant le fait que je n'avais pas pris le virage « informatique » (dans d'autres domaines, si) et que je n'avais pas du tout envie de reprendre mes fiches cartonnées, et ci et ça. En 2013, regardant de près les documents familiaux que Papa et Maman (Pierre et Odette Edouard-Guiller) avaient minutieusement gardés, j'avais tout de même scanné, avant de les passer à Jean-Louis, mon frère, un certain nombre de choses et noté sur mon pense-bête « Jules Edouard » (grand-oncle de Papa, petit mystère). Et Jules Edouard suivait, de pense-bête en pense-bête.

Jusqu'à ce qu'un jour, Alain (mon oncle et mon aîné de 8 ans) me pousse (oui) à reprendre du service pour faire ingérer à son logiciel « du tonnerre » (Heredis pour ne pas le nommer) toutes les fiches de la généalogie « Guiller-Fourt » que Maman avait (entre autres branches) patiemment remplies depuis le tout début des années 60 (c'était son dada). J'ai d'abord dû répondre « pffttt… » (peut-être « pschchôôuu »), ça s'est terminé en « Bon, d'accord ». Sûrement, puisque j'ai fini par m'asseoir sur mon tabouret, devant l'ordinateur, à le regarder dans les yeux pour voir comment m'y prendre. Finalement, on s'est bien entendus tous les deux. Quelques milliers de « clic » plus tard, Alain (avec ses tours de passe-passe qui me dépassent totalement) nous a donné à tous ce lien magique ouvrant sur quelque 800 personnes de nos familles. C'était en octobre 2014, il était content, tout le monde était content et moi, j'étais bien tranquille.

Que nenni ! En juin 2015, lisant dans l'Est Républicain (un journal très bien) un article sur un salon de généalogie qui devait se tenir 5 mois après à Lunéville (capitale de 20 000 habitants à 30 km de Nancy) avec, entre autres, la présence d'une association « Algérie Maroc Tunisie », je me dis « Tiens ! le Maroc » et je m'ajoute « Et si je m'occupais d'Antoine Fourt ?… ». Ah, cet Antoine Fourt… Frère aîné de Grand-Mère, parti en claquant la porte de chez lui, l'été 1926, à Paris, avec menaces qu'on n'entendrait plus parler de lui (les seules nouvelles ont été son décès en 1949 à Mogador, Maroc - Essaouira aujourd'hui), il aura, d'une certaine façon, « plombé » la vie familiale (du moins, il aura participé à, mais ceci est une autre histoire). Secret de famille en tout cas : personne ne pouvait / devait prononcer son nom (j'en ai des souvenirs). Je note donc la date, je prépare un peu, début octobre, et j'y vais. Débarquement immédiat. Si la personne de l'association « Maroc » n'est pas motivée, me répond mollement, ailleurs, sur tous les stands, je découvre un monde passionné, j'ouvre des yeux de chouette naissante en découvrant l'étendue de ce qui est numérisé (vieux monde, le courrier postal, les

kilomètres en voiture pour consultation sur place, l'attente des registres tout beaux tout vieux en salle de lecture, les abandons de pistes pour cause d'éloignement,…). Et puis je rencontre Le Fil d'Ariane (j'en parlerai plus loin). Quand il sait que les généalogistes « Maroc » n'ont rien pu me dire, Jean-Marie me dit « Tu dois être déçue ?...». Ah, non, pas du tout : du coup, j'allais remonter les manches et me mettre au travail, c'était diablement intéressant !

Alors je me suis fait un petit pense-bête où Jules Edouard, petit mystère familial s'est appelé « 1/ » et gros secret Antoine Fourt, « 2/ » (j'ai attaqué les deux en même temps, évidemment). Puis j'ai poli mes armes en matière de recherches sur le Web, une vraie débutante (émerveillement compris). Le 1/ a été résolu (pas commode !) 4 mois après, bellement puisque je retrouvais une branche Edouard perdue de vue vers 1950, qui elle-même avait éclaté dans les années 60 (d'où retrouvailles entre cousins - qui ne se lâchent plus - magnifique !). Mais Petit mystère m'avait amenée, une génération au-dessus, à un très, très gros secret familial… sur lequel je suis toujours.

Quant à notre Gros secret familial à nous, celui d'Antoine Fourt, il a bien avancé, je vous ai tenu au courant de temps en temps par mail, vous transmettant ses ordres de service à la Légion, la découverte de sa tombe à Essaouira, récemment,…Mais comme je me suis mis en tête (circonstances aidant) de retrouver des gens qui pourraient me parler de lui (ne riez pas, c'est possible !)… j'y suis encore, aussi. Avec de bien belles surprises ou rencontres et l'impression de vivre un vrai roman, sur le plan de la famille ou des investigations.

Pour toute cette recherche, je me suis souvent reportée à ce qu'avaient écrit Marie, Noémie et Marie-Antoinette Fourt, ces trois sœurs qui sont pour nous Tante Mite, Grand-Mère et Tante Bépie : ici ou là, une remarque, un détail, une date m'aidait à avancer. Et pourtant, quel mal pour s'y retrouver dans leurs textes ! Les deux premiers sont écrits à la main, très lisiblement, d'écritures assez voisines, sur 28 feuilles en grand format (Tante Mite) et 30 de papier à lettres en petit format (Grand-Mère), celui de Tante Bépie (38 pages) est tapé à la machine. Les pages sont, en gros, numérotées, le problème étant (y compris pour la lisibilité) celui des photocopies (de bonne ou mauvaise qualité, bien photocopié ou pas et plusieurs fois ou non,…), d'où des exemplaires différents - Grand-Mère, elle, avait recopié pour chacun(e), avec variantes (mot, expression,…), suivant son inspiration (ou les mauvaises herbes à La Ber) et si photocopie… J'avais fait un bon ménage en comparant mes exemplaires à ceux de Maman, on a continué avec Nicole et Christine, un vrai casse-tête, mais on y est arrivé.

Les souvenirs de Tante Mite (très bien organisée !), écrits au présent (un signe ?) sont en 3 parties : Jeux innocents / Pourquoi ? / Mésaventures et Aventures (celle-ci avec un titre, Souvenirs, qui peut faire penser à un début mais la fin étant plutôt du genre conclusion, je l'ai fixée en dernier, gardant ce mot comme titre principal). Comme elle procède par coups de projecteur plus ou moins longs entre Roanne (la maison de ville) et Changy (le château à la campagne), les lieux sont indiqués ici par une mini-photo, de tissus ou du château. Le texte de Tante Bépie, histoire très fouillée de la famille, se présente en 4 chapitres de longueurs inégales : Branche paternelle / Branche maternelle (Sérol / Escalier) / Mes parents Léon Fourt et Eugénie Sérol / Pendant la Guerre de 14 (les amis Bernaert). Elle les a écrits avec Bonne-Maman, c'est très important. Je l'imagine, le soir, au retour de l'hôpital Cochin, disant (avec

trémolos et velouté de voix, esquisse de pas de danse) « Mère chérie, et si nous terminions ce que nous avions commencé hier ?… » et Bonne-Maman de répondre, index sur pommette droite, le majeur sur les lèvres « Oh ! mon petit… pas ce soir… je suis si lasse aujourd'hui… ». Les pages de Grand-Mère (écrites au passé, un signe ?) sont les plus « fouillis » (ça me plaît !). Je pense qu'entre Tante Mite et Grand-Mère il y a eu discussion (« On devrait écrire nos souvenirs »), suggestions (bien suivies par Tante Mite, voir à la fin de ses souvenirs la liste des sujets à traiter et 2 apartés vers «sa « chère collaboratrice » !) et peut-être bien quelques insistances de grande à petite sœur. Qui auraient peut-être bien un peu fait baisser les bras à Grand-Mère (« Waouh, waouh !… j'ai mon jardin,…»), très sollicitée d'autre part pour gardes multiples et variées de ses petits-enfants (quand la grande sœur n'en avait pas). Bref, pour m'y retrouver, j'avais déjà été bien aidée en découvrant (chez Nicole, je crois) une page (naissance de Tante Bépie) qui se terminait en annonçant (émouvant cri du cœur) des souvenirs sur Changy, avec une date (1961) : elle avait donc bien tout prévu, une 1ère partie « Roanne » et une 2ème, « Changy » ! Bravo. Mais finalement, elle a dû se dire « Tiens ! je vais écrire sur des sujets précis, ça me changera et ça ira bien plus vite ». Ce qui a donné de courts chapitres, Les Concierges, Le Chalet… qui mêlaient à nouveau Roanne et Changy ! J'ai fini par trouver une façon logique de présenter son texte (Roanne / Changy) en basculant certains sujets. Mais, comme pour les textes de ses sœurs, des changements minimissimes : un bout de phrase supprimé faisant répétition, un adverbe ajouté, des sous-titres (en italique). Car en matière de corrections, j'ai eu la tâche facile : 0 faute d'orthographe pour Tante Mite (mais une tonne de « ! » et de « … » - j'en ai ajouté quelques grammes à Grand-Mère, si pleine de retenue), quelques « coquilles » pour Tante Bépie, aucune reprise de style pour Grand-Mère (ni pour ses sœurs, d'ailleurs). J'ai gardé sciemment toutes les majuscules (Parents, Domestiques,…), marques d'une époque, de même que les guillemets (indispensables pour les mots du roannais). Le texte de Tante Mite est intact. Pour celui de Tante Bépie, je m'explique, il a failli ne pas être là.

Au fond, mi-février, j'avais l'idée : taper, enfin, les souvenirs de Tante Mite et Grand-Mère qui concernaient si bien Changy (et donc les retrouvailles du 6 mai), en les accompagnant de quelques documents, remettant à plus tard ceux de Tante Bépie qui a tapé sur son antique machine à écrire très exactement 14 lignes et demie sur le sujet. Christine m'a donné un coup de main pour saisir les pages de Grand-Mère, le temps passait (les idées affluaient), je commençais à mettre des notes, ça devenait passionnant, si riche, si multiple, cette vie d'une famille X dans les années 1900 décrites avec tant de précision et de bonne humeur... Et puis j'ai été frappée par une évidence, surtout chez tante Mite, à savoir combien leur frère Antoine était « là », à tous moments (des tout simples aux plus endiablés - quelle équipe, ce trio !). Il fallait, bien sûr, se servir du texte de Tante Bépie, reprendre l'histoire de la famille par le début, la laisser se dérouler, inclure les enfances racontées, la période rose (« Changy »), la suite (période noire) venant à son heure. J'ai calculé, c'était encore possible : Jean-Marie (après quelques tours de passe-passe qui me dépassent totalement, cf. plus haut - j'ai copié-collé) me transforme le tapuscrit en pages toutes belles sous Word (merveille des merveilles que j'avais déjà expérimentée en 2006 - et qui se nomme, me dit mon spécialiste, océrisation, vous me le copierez 10 fois, c'est fou ce qu'on apprend chaque jour). J'ai alors amplement (mais correctement) divisé ce texte, sans en bouger une phrase (on aurait dit qu'il était fait pour) et

l'ai stoppé juste avant la Guerre de 14 (logique : l'usine de Bon-Papa et tous les biens sont vendus vers 1911, Tante Mite et Grand-Mère s'arrêtent à ce moment-là et Antoine a 16 ans, la vie devant lui). De ce qui concerne les diverses familles, je n'ai gardé que ce qui a lieu avant 1914 et tout ce qui n'est pas là (en gros, les 2 / 3) le sera, intégralement… dans une 2ème partie. Ainsi, « Changy » trouve complètement sa place… et l'histoire d'Antoine Fourt, aussi (quand on a une idée en tête)…

Mon histoire n'est pas finie (qui a dit « Tu m'étonnes ! » - Alain, s'il te plaît…)… En 2013, me posant une question sur le château (ça peut arriver), j'avais tout simplement téléphoné à la mairie qui m'avait donné les coordonnées d'un certain Bernard Nabaile. Nous avions longuement échangé, le nom de Fourt ne lui disait rien, il m'avait parlé d'une association d'histoire qui allait se créer, je n'ai pas fait suite… par manque de matière (et de temps). Un soir de décembre de l'année dernière, une autre question se posant dans ma petite tête, de mon tabouret, je tapote « Changy » sur l'ordinateur. Et tombe sur le site de la dite association, tout à fait née et bien portante : j'y ai passé une très grande heure. Cette fois, j'avais matière à ! S'en est suivi un très long coup de téléphone, puis un autre à Ginette Chatillon (la secrétaire), le nom de Fourt ne leur disait toujours rien… mais, désormais, on avait tous envie d'aller plus loin. Ce qui fut fait avec, de mon côté, envoi de tout ce que l'on pouvait avoir comme documents dans la famille (dont les souvenirs), de leur côté, des réponses à bien des questions (et un petit bonheur, je crois, de ce qui arrivait). Les Souvenirs les ont ravis, pour eux qui sont nés à Changy et y habitent. C'est grâce à eux que le « 6 mai » a pu être élaboré comme il va l'être, je les inclus, évidemment, dans tout ce cheminement.

Voici une semaine, Jean-Marie s'est mis en selle pour attaquer la partie la plus périlleuse (et incontournable) du chemin : la mise en page. Chapeau, l'artiste, pour tous ces splendides tours de passe-passe (qui me dépassent totalement, cf. plus haut - j'ai copié-collé) ! Pendant ce temps, je continuais à écrire, corriger, vérifier, faire mon marché de photos (merci, Nicole et Benoît pour les pêches aux trésors et clichés de dernières minutes - soldats de plomb et autres fleurs des serres de Changy), rogner, arranger, copier, coller, rétrécir, agrandir, rogner,… J'ai mis beaucoup de notes (…), seule façon de faire bien vivre ces pages écrites par chacune, chacune à leur façon, très abondantes et ciselées chez l'aînée, lumineuses et précises chez la cadette, qui, toutes deux abordent le sujet avec leurs yeux d'enfant et beaucoup de distance (et d'humour) face à ce « monde-bulle » dans lequel elles vivaient. Une distance qui caractérise aussi le regard de la petite dernière qui, elle, nous offre avec savoir et minutie tout ce qu'elle pouvait nous dire sur les Fourt et Sérol, « potins » compris, ce qui n'est pas rien. Il m'a paru naturel de placer son texte en 1er, celui de Grand-Mère (qui débute par « Il était une fois… », vous vous souvenez, les cousin(e)s, quand elle nous racontait « Changy » ?), très informatif (l'air de rien) m'a paru devoir suivre, Tante Mite, avec sa verve, couronnant le tout. Le monde à l'envers, et c'est très bien comme ça ! Tante Bépie a écrit pour ses nièces et neveu, Grand-Mère s'adresse à ses petits-enfants, il était temps, pour ses arrière et arrière-arrière-petits-enfants de faire une mise à jour du mythe « Changy », non ?

Villers, le 28 avril 2017

Elisabeth Pierrel - Edouard

Petit zoom généalogique

Avant de prendre la route, un petit en-cas composé en partie d'après les recherches de Maman et qui demande de ne pas oublier de vous reporter à votre site favori[1] dans la mesure où je ne vais donner que les éléments nécessaires à la compréhension des trois textes (avec quelques petits détours, quand même).

Points de repères - J'ai utilisé en priorité (de mon tabouret) :

- *L'état civil : registres des Actes et Tables décennales répertoriant par ordre alphabétique sur 10 ans les noms correspondants aux 3 genres d'actes, naissance, mariage et décès.*
- *Les recensements : se font tous les 5 ans, donnent des renseignements minimes (quelquefois oxygénant), il peut y avoir des manques, c'est très long et si l'on n'a pas d'adresse précise, la mission devient impossible pour une ville - sauf si on veut faire du yoga ou pénitence.*
- *Les registres matricules militaires (sous leur forme moderne, depuis 1867) : l'année de ses 20 ans, tout garçon se présente au chef-lieu de canton de son domicile pour être incorporé (ou non), il a un n° de matricule (qui le suit toute sa vie) et sa fiche matricule apporte mille renseignements de 1er ordre (naissance, domicile, nom des parents, taille, états de service - nom du régiment, suivi en cas de conflit,…)*
- *Les Tables des successions et absences : les décès, en dehors de l'état civil, sont versés à l'Enregistrement depuis la Révolution et jusqu'en 1969. Y sont consignés un certain nombre de données (âge, domicile,..) et des références concernant la succession, une mine (souvent peu épaisse).*
- *Gallica, le site de la Bibliothèque Nationale de France (BNF), que je manie encore mal mais qui m'a permis d'avancer pour bon nombre de points.*
- *L'ami Web et son carnet d'adresses.*

A mettre dans sa poche - Tous ces documents sont numérisés en général et en gros jusque 1902 pour l'état civil (Roanne s'arrête en 1899 - mais il y a pire), jusqu'après la Guerre de 14 pour les registres matricules, et, à la louche, idem pour les deux autres sources (il y a beaucoup d'inégalités entre les départements…). Ensuite, tout est possible, il suffit d'écrire (pour l'état civil) ou de se déplacer. Je ne peux passer sous silence Le Fil d'Ariane, association de bénévoles répartis dans tous les départements, à qui l'on peut faire des demandes par mail et qui aura été, ponctuellement, si importante pour moi (mais il y a un « quota » par mois).

Dernières consignes :

- *en italique = approximatif ou pas vérifié*
- *dates entre parenthèses = correspondent à des dates d'état civil ou autres évoquées peu avant (si nom de département pas spécifié = Loire, 42)*
- *Rect = recensement*

[1] http://h3.heredis-online.com/fr/courteline37/guiller_fourt/accueil

Branche paternelle

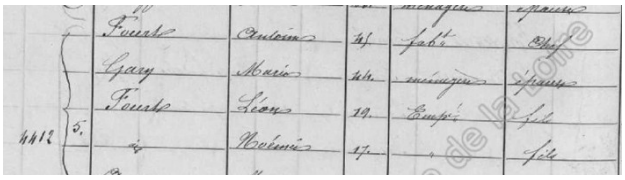
Les Fourt

Antoine Fourt, né en 1835 à Auzelles[2] (Puy-de-Dôme, 63) et décédé en 1887 à Roanne (Loire, 42), fabricant de cotonne[3] / industriel à Roanne. Fils d'Annet Fourt (1804 -1857), scieur de long[4] à Auzelles et Antoinette Vacheron (1811-1857), cultivatrice, 4 enfants.

Il épouse (1861, Roanne) **Marie Garret**, née en 1838 et décédée à Roanne en 1892, fille de Guy Garret (1805, Bully-1860, Roanne), tisseur, et Jeanne Roche (1805, Châtel-Montagne, Allier, 03 - 1874, Roanne), domiciliés rue de la Berge (1874).

Ils habitent • 25, rue Beaulieu (1862 et Rect 1866 et 1881), Marie Augagneur, 20 ans, domestique (1881) • (faisant coin avec la rue Beaulieu) rue des Tanneries (1887 / Rect 1891/1892, plusieurs numéros correspondant à l'usine), Agathe Bierce[5], 25 ans, domestique (1891). Le Tissage se trouve 30, rue du Marais.

Signature d'Antoine Fourt
à la naissance de Bon-Papa en 1862



Recensement 1881

Ils ont 3 enfants :

1. **(Jean) Léon Fourt** (1862, Roanne -1927, Paris 17ème), manufacturier / fabricant / industriel puis (vers 1911, Paris) agent immobilier, marié (1893, Roanne) avec **Eugénie Sérol** (1874, Roanne -1967, Paris 8ème).

Ils habitent • à Roanne : rue des Tanneries (depuis 1893) / 29, Place des Promenades Populle (Rect 1911) - Le recensement de 1906 n'a rien donné - Ils ont plusieurs domestiques, cf. pages Le personnel. Le Tissage mécanique de cotonnades se trouve rue des Tanneries et il y a un bureau 42, rue

[2] A 60 km au sud-est de Clermont -Ferrand

[3] Pour « cotonnade » (mot typique dans le roannais)

[4] Métier spécifique à tout le Massif Central. Travail très dur, saisonnier, avec des sédentaires, des itinérants (y compris hors frontières, en Italie,…), vie en forêt, outillage sommaire... Il s'agissait de débiter de longues pièces de bois dans le sens du fil pour obtenir des planches, poutres, chevrons…

[5] Appelée « Anna », cf. pages « Le personnel »

de Cléry, Paris, 2ème • à Nogent-sur-Marne : 24, avenue de la Belle-Gabrielle (ii) à Paris : 19, rue Mac-Mahon, 17ème [6].

Ils ont 4 enfants, tous nés à Roanne : **Antoine Fourt** (1894-1949), sans descendance, **Marie Fourt** (1897-1986), épouse Francisque **Croizet** (1 enfant, Guy, sans descendance), **Noémie Fourt** (1900-1986) épouse Francis **Guiller** (5 enfants, Odette, Denise, Janine, Nicole, Alain) et **Marie-Antoinette Fourt** (1909-2002), sans descendance. Leurs surnoms : Mite, Pouponne (plus tard, Zon) et Bépie.

Paris, 1917

2. **Noémie Fourt** (1864, Roanne - 1918, Fribourg, Suisse), religieuse - Sa communauté est installée Villa Miséricorde, à Fribourg.

3. **Paul Charles Fourt** (1867, Roanne -1867, Crémeaux), mort en nourrice à l'âge de 5 mois.

---

[6] Vue pour Roanne, rue des Tanneries - aujourd'hui rue Alexandre Raffin / Promenades Populle :
https://www.google.fr/maps/@46.0344148,4.0667197,3a,75y,232.39h,106.99t/data=!3m6!1e1!3m4!1sgHl_kaXogI4JSATazZw-Tg!2e0!7i13312!8i6656
pour Nogent :
https://www.google.fr/maps/@48.8375161,2.4690369,3a,75y,55.24h,93.21t/data=!3m6!1e1!3m4!1sya6cn6GKIGJqlEF4KkeFzw!2e0!7i13312!8i6656
pour Paris :
https://www.google.fr/maps/place/19+rue+mac+mahon+paris/@48.8767899,2.2944,3a,75y,248.7h,90t/data=!3m6!1e1!3m4!1s7hWskHuwYlfmc1lhy71tEw!2e0

Branche maternelle

Pour ce côté de la famille, il va falloir remonter un cran plus haut : s'il y a peu de souvenirs des Fourt … il y en a beaucoup du côté Sérol et Chavanon. Curieux, d'ailleurs, et j'ai été assez surprise, lorsque j'ai eu à regarder les documents que Maman avait conservés (donnés au fil du temps par Tante Bépie, toute ravie de transmettre à une passionnée), de constater qu'il y avait si peu, du côté Fourt. Par exemple, en dehors d'une photo d'Antoine Fourt (introuvable !), du marquoir de Marie Garret et de deux ou trois de Bon-Papa, des albums entiers du côté Sérol / Chavanon. Rien de ses très nombreux cousins, peut-être 1 faire-part de décès ou 2 (heureusement, Maman avait pu nouer des liens très fort avec l'un d'entre eux, dans les années 1970). Cela sentirait bien l'autodafé… A voir.

Les Sérol

Michel Sérol, né en 1813 à Moulins (Allier, 03) et décédé à Roanne en 1883, commerçant en mercerie à Charlieu puis Roanne, épouse (1836, Charlieu) **Marie Vialon**, née en 1813 à Savigny (Rhône, 69, près de l'Arbresle), ourdisseuse[7] puis négociante, décédée en 1878 à Roanne.

A Roanne, ils habitent • 95, rue Ste Elisabeth (Rect 1866) • 22, rue des Bourrassières (1878 / 1883). Ils ont 5 enfants, dont 2 sont morts jeunes, Jean-Baptiste (1837, Charlieu - ?) et Marc (1840, Charlieu - 1845, Charlieu), et

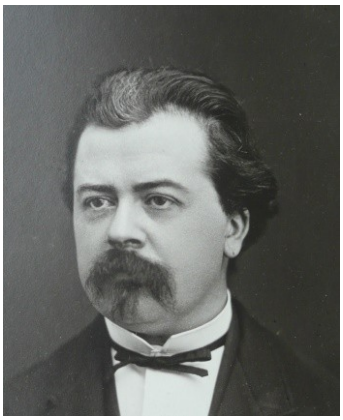
1. Georges Sérol (1839, Charlieu-1906, Roanne), manufacturier, marié (1871, Charlieu) avec **Marguerite Dolliat** (1850, Charlieu - 1910, *Roanne*). Ils habitent 5, quai du Bassin à Roanne (Rect 1906).

Ils ont 2 enfants :

- **Antoinette** (1873 -1937), épouse **Buffavand** (descendance Fleuriot)
- **Maurice** (1874 -1939), Père mariste (ordonné en 1902 à Lyon)

[7] Prépare le tissage en mesurant et rassemblant parallèlement les fils qui feront la chaîne (sur un ourdissoir)

2. Joanny Sérol (1843, Charlieu -1884, Roanne), négociant puis agent d'assurances[8], marié (1867, Roanne) avec **Marie Chavanon** (1846-1902, Roanne). Ils habitent • 5-9, rue du Collège (1868 / Rect 1891), Fanchette Sotton, 19 ans, domestique (Rect 1881) Adresses de la mercerie : 5-9, rue du Collège et 3-7, rue Bourgneuf et de l'agence d'assurances : 19, rue des Bourrassières (rien de spécifié au recensement de 1881) • Marie Chavanon : 24, rue du Phénix (*1898* - 1902).



Ils ont 4 enfants :

Marie (1868, Roanne - 1943, Riorges), mariée (1892, Roanne) avec Nicolas **Escalier** (1864, Mably - 1945, *Riorges*), pharmacien.

Ils habitent • 11, rue Mably (1893 / 96 / 99) • 24, rue Mably (Rect 1906), Marie Goutard, 19 ans, cuisinière, (Rect 1911) Claudia Rocher, 27 ans, domestique

Ils ont 3 enfants : Marie-Louise (1893-1958), Denise (1896-1988), Léon (1899-1925), pas de descendance. Leurs surnoms : Lili, Nénette et Loulou

Eugénie (1874, Roanne -1967, Paris) mariée avec Léon **Fourt**, 4 enfants (cf. p. 2)

[8] Au moins depuis 1879 (d'après un papier à en-tête et daté)

Henry (1877, Roanne - 1912, Marseille), dessinateur en tissu, engagé volontaire en 1896 (campagne de Madagascar) puis (1898) agent commercial en Afrique de l'Ouest, marié (1904, Marseille) avec Jeanne Berthier (1884 -1957, Marseille).

Ils ont 3 enfants : Jean (1905 - 1940), 1 fils, Isabelle (1906 - 1973), épouse Kletzlen, 3 fils et Michel (1909 - 1948), 2 filles. Rupture avec la famille Fourt vers la fin des années 1890.

Antonin (1880, Roanne -1904, Grand-Lahou[9], Côte d'Ivoire), engagé volontaire en 1898, campagne de Tunisie puis colonie de la Côte d'Ivoire où il meurt (à 24 ans), pas de descendance.

3. Antoine Sérol (dit Antony) (1851, Charlieu -1923, Marcigny[10], Saône-et-Loire, 71), avocat, marié (1876, Marcigny) avec Marie Desportes (1854 -1941, Marcigny).

Ils habitent rue de la Gare (1877 / 81) et ont une propriété à Marcigny.

Ils ont 2 enfants : Albert[11] (1877, Roanne - 1961, Roanne) marié avec Augustine Brun (pas de descendance) et Léon (1881, Roanne - 1960, Toulouse), colonel, marié (en Algérie) avec Jeanne Piquemale (3 enfants, dont Fernand Sérol).

---

[9] A 100 km à l'ouest d'Abidjan

[10] A une vingtaine de km au nord de Roanne et de Paray-le-Monial (au sud)

[11] Avocat, maire de Roanne (1919 à 1940), député (1924 à 1942), ministre de la Justice puis du Travail, en 1938, dans le Gouvernement Blum (socialiste),…

Antony Sérol est le tuteur des enfants de Joanny Sérol.

Sur le plan professionnel, il a été également juge au tribunal de St-Etienne (1908), engagé politiquement « à gauche » (maire de Luneau, dans l'Allier, à 15 km de Marcigny, défense des enfants traduits en justice,…), une personnalité qui mériterait un arrêt (cf. http://theses.univ-lyon2.fr/documents/getpart.php?id=lyon2.2004.carlier_b&part=183587). Et ferait peut-être comprendre une partie non dite du « clash » familial que raconte Tante Bépie (cf. p. 33), que l'on peut situer vers 1895 et qui fait que les familles Joanny et Antony se perdent de vue (puis se retrouvent, dans les années 30… et plus).

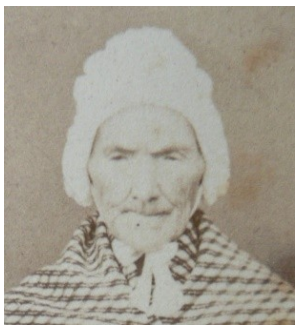
Pour la petite histoire… J'ai eu un problème avec l'Oncle Antony, moi aussi. Je l'appelle ainsi tout à fait naturellement : il fait partie de mon paysage de souvenirs des mots. En effet, impossible de situer « Marcigny » que cite Tante Bépie (cf. p. 32) *et que j'avais noté, d'après les fiches de maman, je suppose, « Marigny, Allier ». Je vous passe les détails, la quête (éperdue) du lieu (belle balade dans le coin), la déconvenue (absolue) après visites aux Archives 42 ou 03, les interrogations (désespérées et désespérantes) à l'ami Web (Antony Sérol, Sérol Antony, Sérol avocat,…). Rien (si, Sérol Albert, Albert Sérol,…). Jusqu'à ce que, je ne sais plus comment d'ailleurs, l'ami Web me réponde quelque chose à propos de Luneau et d'un Antoine Sérol. Je me dis in petto « C'est-qui-encore-ça », me précipite à Luneau (03), y compris ses archives, rien. Alors, bien fatiguée, je me dis « y-en-a-marre-quand-même-c'est-pas-vrai-ça» et… (clic électrique dans ma tête), je tape Fourt Antoine. Ah, mes amis… L'ami Web m'envoie des pages et des pages (cf. le lien ci-dessus), je n'en crois pas mes yeux : quelques notes, et hop, retour case-départ et en route pour Marcigny… en Saône-et-Loire (où je fais mon marché de dates et de noms - ce qui me permettait de rétablir une date de naissance correcte pour son épouse, 2ème but de l'opération, soit-dit en passant). Ce n'est pas fini.*

J'ai eu aussi un problème avec Léon, son fils. En bout d'arbre généalogique, avec des dates bien approximatives, ça m'ennuyait de vous l présenter comme ça. Les enfants de Joanny Sérol étant tous nés à Roanne, pas de problème à l'horizon, simple formalité, clic, Archives 42, clic Roanne Tables, toc… pas de Léon. Ah. Par acquis de conscience, je note les dates et tous les prénoms, comme d'habitude (bon, ce Jacques Maurice, c'est bien sûr notre Père mariste, ça fera toujours une date exacte, et on verra bien qui sera Michel Antoine Marie). J'ouvre le registre à la date en question. Et constate que Léon était un… 4ème prénom… qui n'avait sans doute pas pu trouver sa place sur la ligne, dans les Tables… Et que, comme souvent, ce bébé était à lui seul un arbre généalogique (prénoms de ses père / grand-père et mère - Bon-Papa était-il son parrain ?). Moralité : ces pages généalogiques ne valent pas tripette dans la mesure où, par pitié pour vous, je ne mets que les prénoms usuels (sauf cas particulier)…

Les Chavanon

Jean-Claude Chavanon, né en 1815 à Sevelinges (près de Charlieu) et décédé à Roanne en 1875, tisseur[12] puis marchand, épouse (1838, Roanne) **Jeanne Alanoski**, née en 1819 à Roanne, pelotonneuse[13] puis ourdisseuse, décédée en 1866 à Roanne. Elle ne sait pas signer.

Ils habitent • (1841) rue Traversière • (1856 / 1875), rue du Collège (plusieurs numéros entre 18 et 5), avec Claudine Sylvestre, belle-mère, 84 ans (Rect 1856).



Mais stop, remontons un petit coup le chemin (généalogique), le détour en vaut la peine !

Jeanne Alanoski (dite Jenny) est la fameuse « grand-mère polonaise » dont chacun pourrait réciter plus ou moins l'histoire… qui est celle de son père, Sébastien Alanoski (1756, Lemberg[14] - 1820, Roanne), lui qui, de Pologne, « serait parti à pied avec de l'argent caché dans ses bottes / à la suite d'une révolution ». Lors de son mariage le 10 Thermidor an VIII (29 juillet 1800) à St-Haon-le-Châtel avec Claudine Sylvestre (1777, Roanne - 1859, Roanne), il se dit domicilié « depuis 3 ans » (1797, donc) à Pouilly-les-Nonains-sous-Roanne, capitale de 208 habitants en 1800, située à 10 km à l'ouest de Roanne.

Je m'étais attelée à cette recherche l'année dernière, l'ai quelque peu laissée de côté mais la poursuivrai, bien sûr. Car on approche (peut-être) de la réalité, je m'explique. En pleine Révolution française, une partie de l'Europe est un vaste champ de bataille et la France aux 1ères loges après sa déclaration de guerre à l'Autriche en 1792 (d'où invasion autrichienne, victoire de Valmy, près de Ste-Ménehould,…). Dans les armées autrichiennes, combattent bon nombre de polonais (entre autres) recrutés de force dans les anciennes provinces annexées par l'Autriche (ou la Prusse, ou la Russie)… avec une forte propension à la désertion (des études le montrent aujourd'hui). Sachant que les armées françaises font un certain nombre de prisonniers, le gouvernement révolutionnaire se trouve vite affronté à un gros problème d'accueil d'étrangers, qu'il règle d'abord avec grandeur d'âme (octroi de la nationalité française, pension, logement, possibilité d'intégrer l'armée,…), puis (1793) avec plus de modération (trop de migrants, c'est trop, on connaît la chanson). Il institue donc tout un

---

[12] Rouennier (Rect 1856), c'est-à-dire fabricant / marchand de tissu de coton (d'abord fabriqué à Rouen, tons de rose, rouge, violet, fils teints avant tissage)

[13] Mot du roannais pour « bobineuse » ? Le bobinage se fait avant l'ourdissage

[14] En Galicie (province de Pologne), devenue autrichienne lors du 1er Partage de la Pologne en 1772. Lemberg est le nom allemand de Lvov, aujourd'hui en Ukraine

système avec centre de regroupement puis répartition à travers toute la France (pas dans les beaux quartiers des villes, merci, et à raison de 1 pour 50 habitants, pas plus de 30 dans une même commune, ne perdons pas le nord), le tout géré par une noria de commissaires, agents départementaux et tutti quanti qui faisaient que les ex-déserteurs / prisonniers arrivaient, sous bonne escorte, dans un lieu x bien ciblé, avec la bénédiction de la France pour la meilleure intégration possible, alleluia. Si l'on ajoute l'Insurrection de 1794 en Pologne (tiens ! la moitié de la légende familiale qui pointe son nez !), nous avons en main quelques ingrédients permettant d'envisager une explication bien alléchante à la présence d'un polonais de 40 ans dans un tout petit village reculé de la Loire. Yapuka…

Sébastien Alanoski est cordonnier (1800) puis journalier[15] et Claudine Sylvestre, journalière ou blanchisseuse (sans doute les deux à la fois). Ils ne savent signer ni l'un ni l'autre. Après Pouilly-les-Nonains, ils habitent Roanne vers 1806 / 1807 et je les retrouve 6, rue Beaulieu (1808 - 1810) puis rue Traversière (1814 - 1819) - le recensement de 1810 (une rareté) n'a, hélas, rien donné. Ils ont 10 enfants (nous en étions à 5), Jeanne étant la dernière.

Nous pouvons maintenant revenir à Jean-Claude Chavanon et Jeanne Alanoski.

Ils ont 4 enfants :

1. **Claudine (Marie)** (1839, Roanne - 1886, Montbrison), religieuse.

2. **Louis** (1841, Roanne - 1895, Villemontais). Pour lui, un mystère plane (cf. le récit de Tante Bépie, p. 26), avec des parfums de légende (et peut-être bien de « coinçures » familiales).

Ce qui est sûr, c'est qu'il est négociant à Roanne, mentions en sont faites en 1866 sur l'acte de décès de sa mère, en tant que déclarant, et au mariage de sa soeur Marie en 1867, comme témoin. D'après les Tables des successions et absences, il aura hérité de sa mère (1866), de son père (1875) et de sa sœur religieuse (1886). Au recensement de 1891 de Villemontais, il est dit « rentier » (à 50 ans). Il habite, aux abords de cette petite ville d'environ 1200 habitants située à 15 km à l'ouest de Roanne, un écart de 4 maisons (pour 8 habitants) nommé Plan du Bois, où il meurt, célibataire.

[15] Personne engagée pour un travail généralement agricole, rémunéré à la journée

3. **Marie** (1847, Roanne - 1902, Roanne), mariée avec **Joanny Sérol** (cf. ci-dessus p. 5).

4. **Claudine** (1858, Roanne - 1858, Roanne), décédée à l'âge de 40 jours dit l'acte - Maman avait noté « Victoire » : autre prénom dont elle avait eu connaissance ?

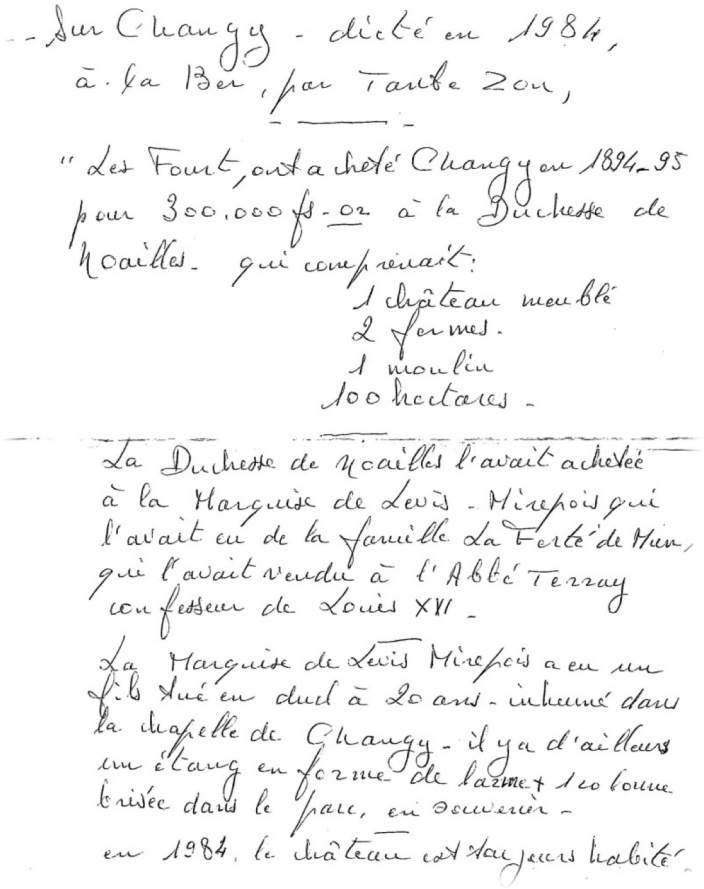
Eugénie (Fourt), Antonin, Marie (Escalier) et Henri Sérol,
Marie Chavanon (Sérol) avec Marie Fourt (Tante Mite),
à sa gauche, Antoine Fourt, Denise et Marie-Louise Escalier
Changy, 1897, baptême de Marie Fourt

Le château de Changy

Situé à 20 km au nord-est de Roanne, au pied des Monts de la Madeleine, le bourg de Changy (très important par le passé, environ 900 habitants vers 1900) a toute une histoire que bien d'autres connaissent sur le bout des doigts[16], je ne m'avancerai donc pas sur ce terrain. Le château que Bon-Papa a acheté après son mariage (1893) et que l'on a toujours entendu appeler « Changy » dans la famille date du 17ème siècle.

Je m'y suis prise beaucoup trop tard (je l'ai vu assez vite) pour arriver au but, vous apporter l'histoire Fourt de « Changy » : il me manque juste… les actes d'achat et de vente ! Un vrai marathon encore, cette affaire-là, jugez-en…

Pour démarrer, j'avais la fameuse feuille de Guy Croizet (fils de Tante Mite) et les quelques noms que Bernard Nabaile m'avait transmis après notre coup de téléphone en 2013. A chaque fois, je butais : pas de prénom pour les Noailles, pas de nom de notaire, mission impossible.


- Sur Changy - dicté en 1984,
à la Ber, par Tante Zon,

" Les Fourt, ont acheté Changy en 1894-95
pour 300.000 fs-00 à la Duchesse de
Noailles. qui comprenait:
1 château meublé
2 fermes.
1 moulin
100 hectares -

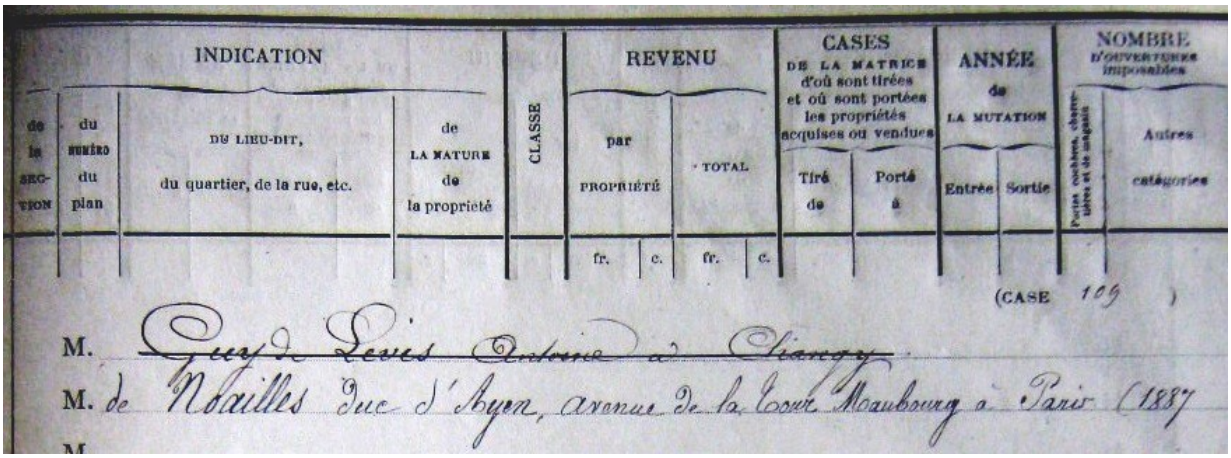
La Duchesse de Noailles l'avait achetée
à la Marquise de Lévis - Mirepoix qui
l'avait eu de la famille La Ferté de Mun,
qui l'avait vendu à l'Abbé Terray
confesseur de Louis XVI -

La Marquise de Lévis Mirepoix a eu un
fils tué en duel à 20 ans - inhumé dans
la chapelle de Changy - il y a d'ailleurs
un étang en forme de larme + 1 colonne
brisée dans le parc, en souvenir -
en 1984, le château est toujours habité.

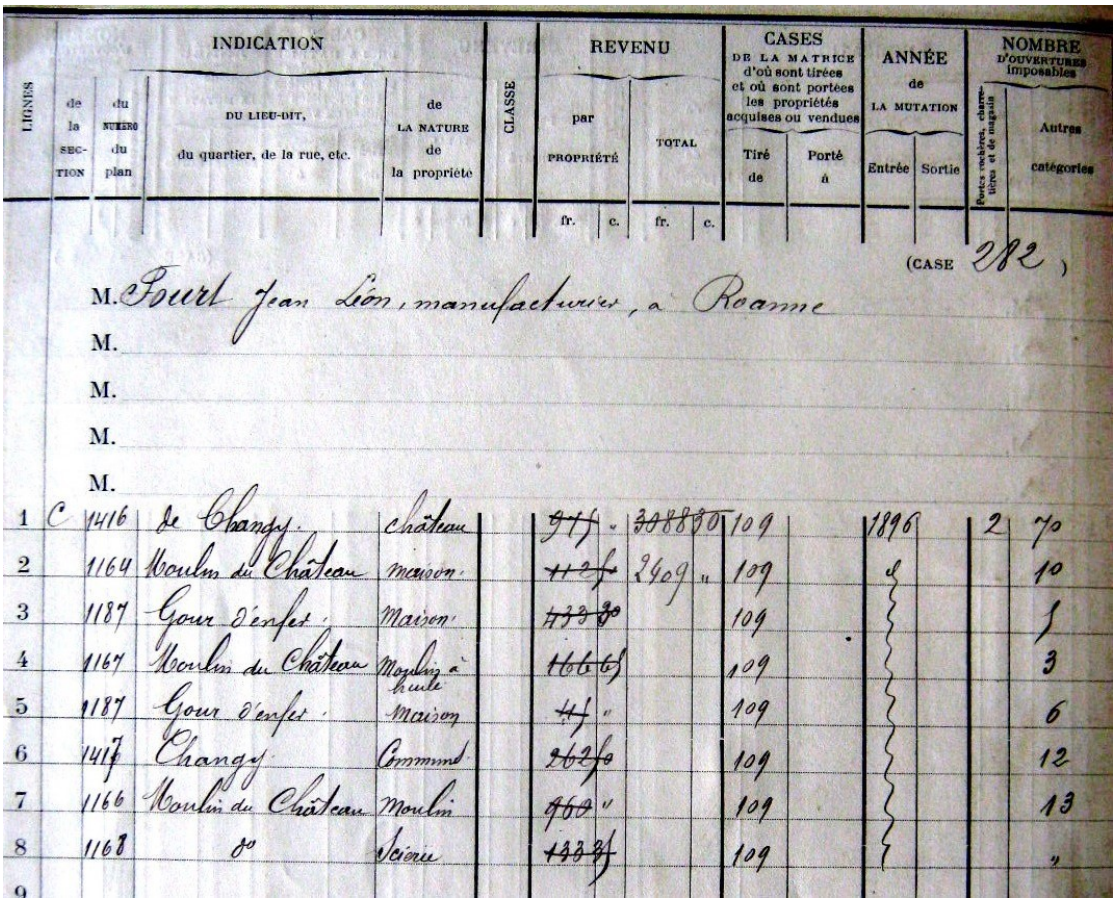
Jusqu'au jour où (mi-février, le 6 mai se profilant dans ma tête), j'ai pris le taureau par les cornes et demandé au Fil d'Ariane « Roanne » copie du contrat de mariage de Bon-Papa et Bonne-Maman. Ce qui m'a donné le nom du notaire (Veilleux et Auroux).

[16] Bernard Nabaile et Monique Vialla, entre autres, de l'Association Changy Histoire et Patrimoine, cf. http://www.changy-patrimoine.fr/pages/patrimoine/breve-his.html

A suivi une demande « pour le cas où » (je n'en étais pas fière, les bénévoles travaillent sur du précis, et c'est normal) d'actes possibles d'achat de Changy (en 1894 / 5) et de vente (1910 / 12) qui pourrait apparaître chez le dit notaire. Avec une très grande gentillesse (et beaucoup de compétence), le Fil d'Ariane m'a alors transmis une pièce issue des Matrices cadastrales des Propriétés Bâties[17] (dont le nom m'était totalement inconnu !) qui m'a donné la clef du problème. A savoir : les prénom, le titre (surtout) et l'adresse du « fameux » duc de Noailles…



… ainsi que les date (1896[18]) et biens achetés par Bon-Papa (avec un n° de case, 282).



[17] Registre qui, par commune, mentionne chaque propriétaire, les parcelles qu'il possède,…

[18] Comme pour les impôts, le recensement,… c'est la date de l'année suivante qui apparaît

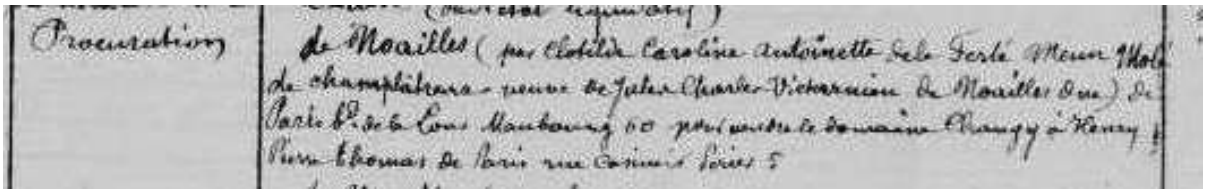
Je me suis alors vissée sur mon tabouret, plein de feuilles à ma droite, le crayon à la main et j'ai reconstitué un arbre généalogique assez précis pour m'y retrouver dans les nièces et neveux, à seule fin de voir si je pouvais arriver à quelque chose de concret (qui déboucherait sur une demande,… voir plus haut), tout en farfouillant ici et là (recensements de Changy, Web,…). Je vous passe les détails, les arbres et les questions diverses et vous donne simplement le résultat excessivement schématisé (regardez bien la feuille de Grand-Mère).

En allant du plus loin au plus près : au début du 19ème, la Marquise de Levis (née Pelletier des Forts) a hérité du château de Changy, le couple n'a pas d'enfant et le château est transmis au neveu du Marquis (fils de la Marquise de Lévis-Mirepoix), né de la Ferté-Meun, qui n'a pas d'enfant et qui le lègue à sa nièce, Clotilde de la Ferté-Meun Molé de Champlâtreux qui devient Duchesse de Noailles en épousant, en 1851, à Paris, Jules Charles Victurnien de Noailles, Duc d'Ayen[19], qui meurt le 6 mars 1895 (Paris). La boucle est bouclée : c'est bien « à la Duchesse de Noailles » que Bon-Papa a acheté Changy.

J'ai donc demandé au Fil d'Ariane « Paris » (mi-mars) la page des Tables des successions et absences pour obtenir le nom du notaire. Il s'appelait Me Goupil et j'ai pu « éplucher » toute la déclaration de succession, par bonheur en ligne. Je sais donc que Changy a été le 1er bien que la Duchesse a vendu, qu'il était tombé dans la succession à sa clôture (novembre 1895), pour la somme ci-dessous[20] (regardez ce que dit Grand-Mère)…

id. Domaine de Changy 2716. 51

… et que, le 24 juin, la Duchesse de Noailles a donné procuration pour la vente à un nommé Thomas, agent de biens à Paris…


Procuration de Noailles (par Clotilde Caroline Antoinette de la Ferté Meun Molé de Champlâtreux - veuve de Jules Charles Victurnien de Noailles Duc) de Paris 8e 6 Cours Monbourg 60 pour vendre le domaine Changy à Henry Pierre Thomas de Paris rue Caumartin Paris 5

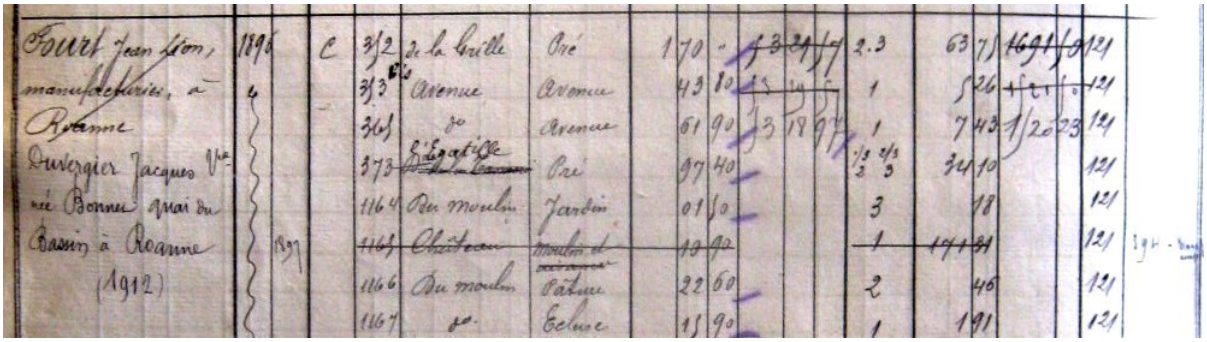
… et que je suis bloquée totalement (après avoir tiré bien des sonnettes). Sans nom de notaire… (voir plus haut), et à Paris… Pas d'acte donc, mais une fourchette de dates bien moins approximative.

Pendant ce temps-là, le Fil d'Ariane « Roanne » avait décidé de poursuivre la recherche sur la vente (je ne le savais pas !). En 2013, Bernard Nabaile m'avait indiqué le nom de Madame Duvergier comme acheteur (ce que le recensement de 1911 à Changy m'avait confirmé) et j'avais fini par me fixer sur les dates de 1910 / 1912 d'après les souvenirs de Grand-Mère et Tante Bépie. Mais sans prénom, et sans nom de notaire (,…).

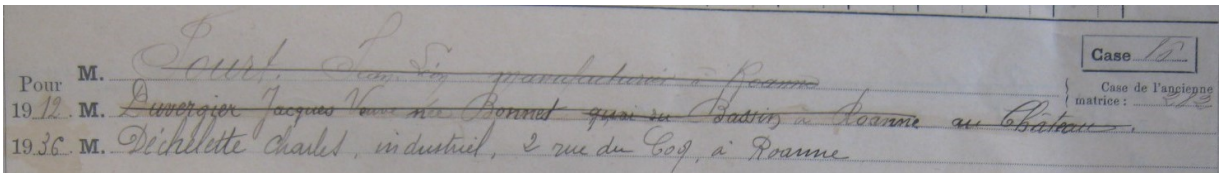
Et donc, jolie surprise avec cet envoi, de Roanne, de la page des Matrices cadastrales (1912) me donnant le prénom de Monsieur (Duvergier)… ce qui me permettait d'entamer une

[19] Très grande famille, proche du pouvoir, de la haute société, y compris intellectuelle (Anna de Noailles,…)
[20] Le fr or en 1900 valant 2,37 € en 2006, cela donne 643 812 €

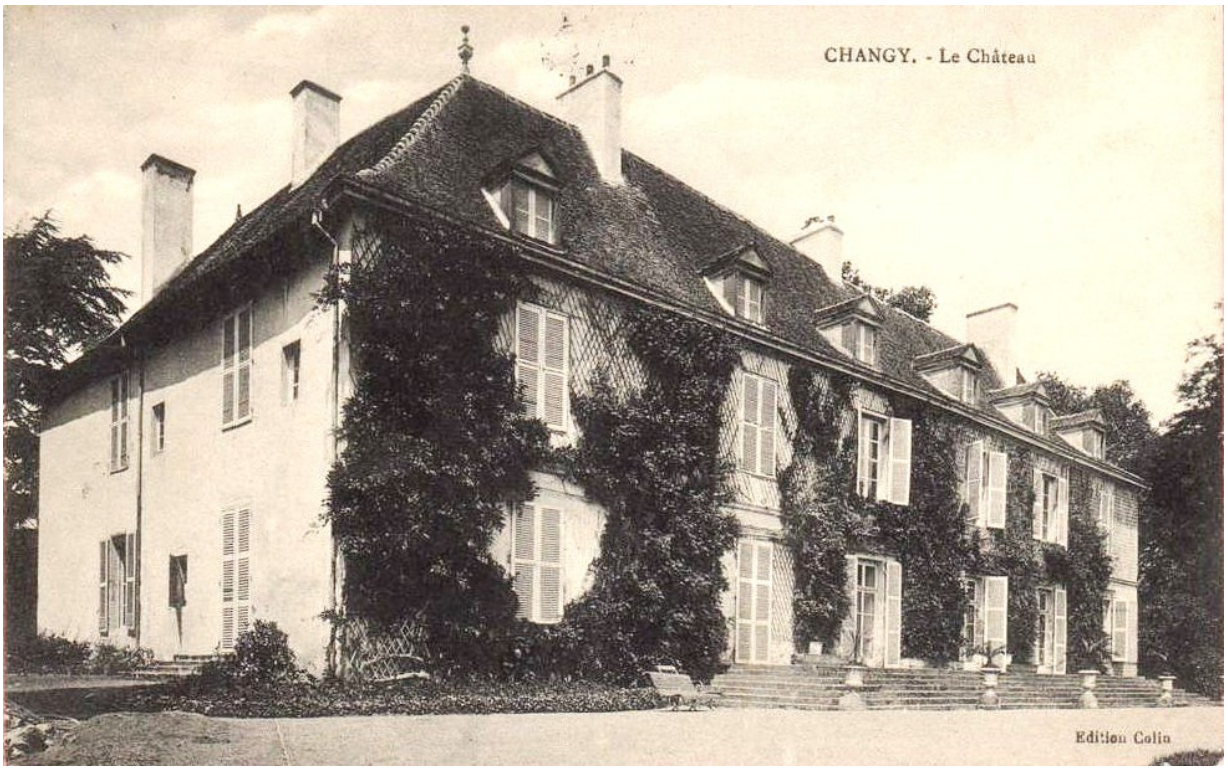
recherche généalogique (de mon tabouret), pour trouver un acte de mariage ou autre qui me donnerait les noms des notaires,… et puis… recherche bloquée (archives du notaire non versées aux Archives départementales,…).



Par contre, la matrice confirmait la date de 1911 (enregistrement en 1912). Sur la matrice suivante (1936), dernière fois où le nom de Bon-Papa apparaît, normalement barré.



Belle source, vous le verrez à la lecture des pages suivantes. Et la suite sera (peut-être) dans cette 2ème partie annoncée de la saga Fourt / Sérol…



Le personnel

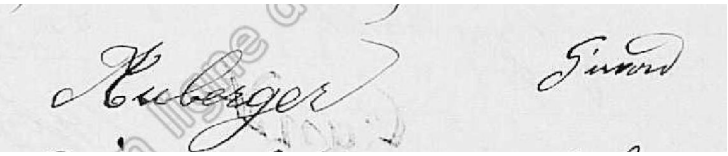
Comme j'avais envie à la fois de comprendre qui était qui, donner de l'épaisseur et « marquer le coup » pour tous ces incontournables qui ont accompagné la vie de tous les jours des enfants Fourt (leur apportant certainement une certaine stabilité, du rêve, de l'affection - ah, les bisous du soir de Nanaine… - du piquant, une forme de liberté et peut-être bien aussi une certaine ouverture vers le monde), je vous fais profiter de mes petites découvertes.

A Roanne (rue des Tanneries / 29, Place des Promenades Populle)

*** Claude Girard**, **concierge**, né le 07.03.1847 (Roanne)
Sa fiche matricule nous apprend comment il a bien « fait la Guerre de 70 », et de près (cf. les souvenirs de Grand-Mère) : classe 1867, n° matricule 385, teinturier, 1m 60, affecté au 83ème de ligne (18.10.1868), dans la réserve en 1873 et passé dans les non-disponibles le 10.04.1875 (comme employé aux chemins de fer) - Le 83e de ligne (de l'armée de Mac Mahon) est détruit à Sedan début septembre 1870 par les troupes prussiennes (reformé en 83ème régiment de mobiles, il ira jusqu'en Suisse).

Il se marie à Roanne le 26.04.1877 avec **Victorine Auberger**, née le 12.07.1857 (St-Vincent-de-Boisset) - Lui, employé de chemin de fer, fils de Charles Girard, menuisier, et Marie Martin (décédée le 22.07.1854, Roanne) - Elle, ourdisseuse, fille de Jean-Marie Auberger, jardinier, et **Philiberte Déchelette** (née en *1827* à Montagny), ourdisseuse, domiciliés à Roanne

Au recensement de 1906, Claude Girard est retraité PLM, elle, encore en activité, domiciliés tous les trois 33, rue des Tanneries.



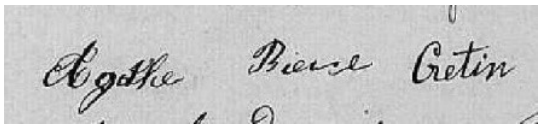
*** Claude (Marie) Crétin, cocher,** né le 16.08.1855 (Perreux) et décédé le 30.09.1911 (Nogent-sur-Marne, Seine - Val-de-Marne, 94)

Photo de cocher de l'époque
© Portrait Sépia 2017

Sa fiche matricule nous donne ces renseignements : classe 1871 (16 ans !), n° matricule 321, domestique, 1m 69, affecté comme « homme de ligne » au 104ème Territorial d'Infanterie de la Garde mobile à Roanne (et non du Contingent). La Garde nationale mobile avait été créée en 1868 comme auxiliaire de l'armée active mais, en 1870, 2 mois après Sedan, les 9/10èmes de l'armée étant engloutis, il avait été fait appel à la Garde mobile : c'est sans doute dans ce cadre que Claude Crétin a devancé l'appel - en lisant entre les lignes et sachant que la Garde mobile avait été dissoute durant l'été 1871 (guerre finie et Commune passée), on peut supposer qu'il n'a pas dû quitter Roanne et aller plus loin que « le maintien de l'ordre intérieur ». Sa fiche matricule porte une

mention étonnante : « Ce jeune homme ne connaît ni la date ni le lieu de sa naissance ainsi que les noms et le domicile de ses parents. Se dit enfant naturel ». Ah ? Ce n'est pas ce que signale son acte de mariage…

Il se marie à Roanne le 21.04.1893 avec **Agathe Bierce**, née le 07.01.1862 (Riorges), dite « **Anna** », donc - Lui, cocher, fils d'Etienne Crétin (1814, Montagny - 27.01.1867, Perreux), vigneron, et Catherine Marcelin (1823, St-Vincent-de-Boissais - 01.10.1891, Perreux), ménagère - Elle, domestique, domiciliée 29, Place des Promenades Populle, fille d'Etienne Bierce (décédé le 17.06.1871) et Marguerite Marchand, propriétaire, domiciliée à St-André-d'Apchon.



Petite échappée vers ce « lieu de Matel » où le cocher Claude Crétin a dû beaucoup apprendre : il s'agit du château de Matel, propriété de la famille de Chavagnac au début du 19ème, qui passe à la famille Michel, dont Eugénie Michel, épouse de Jules Poulot (1826-1897), militaire et aide de camp du Maréchal de Castellane[21]. La déclaration de son décès est faite par son gendre, Louis Alphonse Arnauld Calemard du Genestoux 38 ans, agriculteur. Oui, un certain nombre de « de », en ce lieu, vous comprendrez pourquoi ce détour en lisant le récit de Grand-Mère.

Le château de Matel

Au recensement de 1891, Agathe Bierce est notée **domestique**, domiciliée au 33, rue des Tanneries de même que « Veuve Fourt » (Marie Garret, veuve d'Antoine Fourt) et les 2 enfants, Noémie et Léon Fourt. Le recensement de 1901 au 35, rue des Tanneries nommera Léon, Eugénie, Antoine, Marie et Noémie Fourt, Antoinette Gay (la bonne), puis Claude Crétin, cocher et Agathe Crétin, **cuisinière.** Celle-ci est née, mariée et recensée « Agathe », **Anna** est donc vraiment un surnom.

Comme le disent très bien Grand-Mère et Tante Bépie, chacune à sa façon et fort brièvement, Claude et « Anna » Crétin ont été au service de Léon et Eugénie Fourt dès 1893 (mariage des 2 couples) et jusqu'après leur arrivée à Nogent-sur-Marne. C'est le décès de Claude Crétin qui m'a permis de trouver l'adresse et de rétrécir le champ des dates possibles de leur départ de Roanne. Une idée « comme ça », toute une histoire…

Le recensement de 1911 à Nogent ne m'ayant rien donné (un coup de fil au cimetière non plus !), ce sont les Tables des successions et absences qui m'ont donné la clef, avec date de décès, nom de l'épouse (Agathe Bierce, cuisinière), mention « indigent »[22] et son lieu de domicile : 24, avenue de la Belle-Gabrielle, de l'autre côté du Bois de Vincennes, une rue avec

---

[21] https://fr.wikipedia.org/wiki/Boniface_de_Castellane_(1788-1862)

[22] Ce qui veut dire en 1er lieu qu'il n'y a rien dans la succession. Ensuite, qualifie les personnes insolvables,…

des maisons splendides, de grands jardins[23]*,… Mais d'acte de décès à Nogent, point. Grand-Mère parlant d'hôpital et de crise de delirium tremens (eh oui…) en 1912, je suis revenue au sujet, j'ai espéré que cela ne se soit pas produit à la suite d'une errance échevelée (et on l'aurait trouvé dans un fossé ici, ou là,…) et décidé que, vu l'homme qu'était Bon Papa, il avait réagi vite, pris son chapeau, sa canne (l'esprit romanesque a du bon) et zou ! hospitalisation, direction… Paris… (on ne rit pas, Paris, c'est 20 arrondissements, donc 20 villes, il faut aimer. Surtout vers 21 heures.). Bingo !*

Claude Crétin est effectivement décédé 184, rue du Faubourg St-Antoine, c'est-à-dire à l'hôpital St-Antoine, dans le 12ème. Une demande (par mail) de sa fiche médicale aux Archives de l'AP[24] *suivie d'une réponse dans la demi-journée me permet de vous dire qu'il y est mort d'une pleurésie (foudroyante puisqu'il est décédé le jour-même de son entrée), salle Marjolin, à 3 heures du soir… Et si vous voulez tout savoir, la dite fiche donne la date du 31 septembre, ce n'est pas donné à tout le monde.*

Tout de même : 106 ans après, il accompagne encore la famille, d'une certaine façon, c'est beau, ça (aurait dit Grand-Mère)…

* **Antoinette Gay**, née le 11.02.1876 (Roanne), fille d'Antoine Gay (né en *1839*), tisseur, et Marie Euphrosine Rigothier (née en *1842*), domiciliés rue de l'Asile à Roanne.

Pot de confiture de Changy

Au recensement de 1901, elle est dite femme de chambre, 35, rue des Tanneries - **Bonne** de 1897 à 1907 selon Grand-Mère - C'est la **Nanon / Nanaine** des récits.

* **Louise** Plaidy, née le 20.02.1889 (Changy) et décédée le 28.02.1950 (Panissières), apparemment célibataire (pas de transcription de mariage) - **Bonne** de 1907 à 1910 selon Grand-Mère - Elle n'apparaît pas dans le recensement de 1911 à Roanne.

Elle était fille de Jean Plaidy, menuisier, et Marie Guillon (*1856*, Montagny), cuisinière, domiciliés au Bourg (Grande Rue). Le recensement de 1901 m'a permis de retrouver Louise, 25 ans, repasseuse (née en *1876*, pas à Changy), cette sœur qu'évoque Tante Mite.

* **Valentine** xxx - **Bonne** de 1910 à 1912 selon Grand-Mère - Elle n'apparaît pas dans le recensement de 1911 à Roanne - Pas d'autres renseignements.

---

[23] La maison a été remplacée par une espèce de blockhaus des années 50, mais allez vous promener, c'est ici https://www.google.fr/maps/@48.8375161,2.4690369,3a,75y,55.24h,93.21t/data=!3m6!1e1!3m4!1sya6cn6GKIGJqlEF4KkeFzw!2e0!7i13312!8i6656
L'avenue se partage entre 3 communes : Nogent-sur-Marne, Fontenay-aux-Roses et Paris. Je ne sais encore pas s'il est normal de ne pas avoir trouvé le 24 dans les recensements de Nogent et Fontenay (rien avant 1926 pour Paris)

[24] Qui ne concernent évidemment que les structures liées aux hôpitaux publics de Paris et autour (mais depuis la nuit des temps, une merveille, ma découverte de l'hiver), http://www.aphp.fr/archives-de-lap-hp.

A Changy

Les consignes - En gras, les noms qui apparaissent dans les récits. Les dates de 1891 / 1901 / 1906 / 1911 correspondent recensements.

Le « fermier » Decloître - Jean Decloître (*1867*, St Bonnet…) marié avec **Marie Colombat** (*1861,* St Haon-le-Vieux*)*, ménagère, 1 fils : Antoine né en 1898 à Changy (autres enfants : Jeanne-Marie, 1895-1895, Jacques, 1897-1897) - Au recensement de 1901, Jean Decloître est noté « vigneron »[25], domicilié au Bourg (La Place), en 1906, « vigneron », domicilié Le Château (patron : Four), en 1911, ouvrier agricole (à nouveau La Place).

En fait, d'après les recensements, le fermier (de la ferme du château) s'appelait Michel Charrondière, « métayer » en 1901, « cultivateur » en 1906 et « fermier » en 1911, domicilié Le Château avec sa femme et ses 2 filles, dont l'une, née en *1897*, s'appelait **Marie-Louise**, et 1 ou 2 domestiques. Il y avait en 1901 un autre métayer, Pierre Cochet (déjà là en 1891, noté « vigneron »), avec sa femme, Louise Decloître et leurs 3 enfants (dont Antoine, né en *1885*).

Le jardinier Bost - Jean-Baptiste Bost (né *1863*, Luré) marié avec Antoinette Chapuisy (*1864*, Villerest), 3 enfants : **Jean** (*1891*, Roanne), **Auguste** (*1894*, St-Romain), **Antonia** (*1904,* Changy) qui est sans doute « La Baptistine dite Mizette » dont parle Grand-Mère - Au recensement de 1906, Jean-Baptiste Bost est noté « jardinier » (« patron : Four » - *sic*), la famille n'est plus à Changy en 1911 (et n'y était pas en 1901) - Il y avait eu avant lui Jean Barnabé, bien noté « jardinier » au château en 1901 (il habite au Bourg, La Place, en 1906 - sa femme est cafetière).

Sur la gauche, le café de l'épouse de Jean Barnabé ?

Le jardinier Perret (qui a succédé) - Jean Perret (*1872*, La Pacaudière) marié à Ambierle avec **Marie Genète** (*1873*, Ambierle), 1 fille : **Louise**, née en 1900 à Ambierle, la « Lili » de Grand-Mère - Et la grand-mère « très vieille » de Grand-Mère s'appelle **Marie Marquet**, veuve d'Antoine Genète (décédé le 22.03.1900 à Ambierle) - Au recensement de 1911, Jean Perret est noté « jardinier »[26] (patron : Mme Duvergier) et n'était pas à Changy en 1906.

[25] Il y avait des vignes à Changy, Bernard Nabaile vient d'écrire un livre sur le sujet

[26] Il y avait des serres au château, sûrement somptueuses au temps des Lévis. En témoignent les aquarelles signées Gastel que les Fourt ont trouvées à leur arrivée (le château a été acheté meublé) et que Tante Bépie a offertes aux uns et aux autres (cf. repro ci-dessus)

L'aide-jardinier Mercier - Gabriel Mercier (1861, Urbize) marié en 1888 à Ambierle avec **Gabrielle Digoin** (1860, Ambierle - 1954, Vichy), 7 enfants : Augustin (1887, St Bonnet…), Auguste (1890, Ambierle), **Antoine** (1893, St-Forgeux-Lespinasse), Jeanne-Marie (1895, Changy), **Clotilde** (1900, Changy), **Marcel** (*1904*, Changy), **Claudie** (*1906*, Changy)

Au recensement de 1901, Gabriel Mercier est dit « ouvrier agricole », en 1906, « journalier », en 1911, sa femme est « journalière ». Ils habitent « Le Moulin » (1901 / 1906) puis Le Bourg (Grande Rue) en 1911 - En 1906, Antoine Mercier est domestique chez Jean-Marie Biétron, cultivateur au hameau de Véron.

Le Moulin

Gabrielle Digoin est « la femme / la mère sans nez » / la mère nez en moins » des souvenirs de Tante Mite et Grand-Mère. Sa mère, Marie Desormières (*1825,* St-Forgeux-Lespinasse - 09.10.1867, Ambierle), épouse de Jean Digoin (*1824*, Sail-les-Bains) est décédée alors qu'elle n'avait que 7 ans. Son père, propriétaire cultivateur, se remarie à Ambierle 3 mois après (27.01.1868) avec une veuve, Marguerite Rouchon (*1830,* Villemontais), domestique, dont il aura 2 filles (Louise, en 1869 et Marguerite, en 1871). Ensuite, place au roman…

Difficile de décider de quelle famille était « le Toine » de Grand-Mère et Tante Mite (beaucoup d'Antoine dans ce village !) : l'une lie ses jeux avec lui à la grange « du fermier Decloître » quand le récit de l'autre ferait penser qu'il s'agit d'Antoine Mercier. Allons-y pour ce Toine-là, plus proche en âge d'Antoine Fourt et pouvant jouer un rôle de grand frère !

Pour « la Lili », c'est encore plus difficile : celle de Grand-Mère correspond exactement à la famille du jardinier Perret et le fermier Michel Charrondière avait bien une fille s'appelant Marie-Louise. Peut-être y-avait-il deux « Lili » ? Je vous laisse lire… et trancher !

La Marie de Véron (hors-sujet mais quand même…)

Il s'agit d'une parenthèse puisque nos deux petites filles ont été loin de jouer avec celle qu'elles appellent « La Marie de Véron » et qui les a manifestement marquées. Comme un défi, j'ai eu envie de voir si je pouvais arriver à trouver ce personnage dont je ne connaissais que le prénom (Marie !) et son domicile, un hameau de Changy, sur la route de St-Bonnet-des-Quarts, à l'orthographe flottante (Veyrons, Verrons, Les Vérons, Véron,…). Pour 11 maisons et une trentaine de personnes, il y avait, bien sûr, plusieurs Marie. C'est un détail (stupide) qui m'a fait penser que « c'était elle » : pour l'une de « mes » Marie, seule avec une mère âgée en 1906 (dite « chef » - de famille), encore seule en 1901, cette annotation « 43 ans, enfant » (terme employé tout du long du dit recensement au lieu de « fille », donc pas extraordinaire !), a fait « tilt ». Comme j'avais organisé tout un pataquès dans les noms / prénoms / dates, j'ai entrepris une petite démarche de généalogie qui m'a donné ceci :

Marie Bouffetier, née à Changy le 25.01.1858, fille de Claude Bouffetier (03.10.1815 - 24. 01.1886, Changy) propriétaire cultivateur, marié (27.07.1848, Changy) avec Marie (Maria / Marianne / Mariette) Moulins (26.05.1832, Changy - *décédée après 1906*). Ce couple a eu au moins 6 enfants (sans doute beaucoup plus), Marie est sans doute la 2ème née à Changy. Et elle a eu une fille, Marie, née à Changy le 10.05.1885 et décédée à 6 jours le 16.05.1885, pas de père, évidemment,…

Comme je voyais qu'ils étaient de Changy, je suis repartie dans les recensements. En 1891, Marianne Moulin était ménagère, de même que Marie. En 1886, Moulin Marie (54 ans) est propriétaire et Bouffetier Marie, 28 ans… bergère !

Voilà donc mon histoire à moi de « la Marie de Véron », une histoire, au fond, sûrement très triste[27]…

[27] En 1911, plus ni mère ni fille, seul un frère, installé au lieu-dit La Varenne (avant 1886, la famille habitait au lieu-dit Rossignol)

Souvenirs de Marie-Antoinette Fourt (Tante Bépie)

Petite histoire d'une parenté que je n'ai pas connue, telle que me l'a racontée ma Mère (votre « Bonne-Maman »)

Commençons par la branche paternelle

La personnalité de mon grand-père **Antoine Fourt** se dessine à travers quelques évènements seulement.

Né en Auvergne en 1835, d'une famille de paysans pauvres (et famille nombreuse tant par elle-même que par le cousinage), ses sœurs[28] le mirent sur la route à l'âge de 14 ans avec son petit baluchon sur l'épaule et il partit en sabots pour chercher du travail… là où il pouvait trouver.

Nous savons qu'il travailla à la construction de l'Hôtel de Ville de St-Etienne (ou à la Préfecture, les deux bâtiments se font face[29]), sans doute comme petit tâcheron. Mais il voulait sortir de sa condition et, sur ses premières économies, prit des leçons pour augmenter une instruction sans doute très peu développée. Je n'ose affirmer de mémoire le prix de ces leçons mais il me semble que c'était vingt sous[30] chacune - encore fallait-il ajouter un litre de vin et la chandelle pour éclairer le maître et l'élève. Dans la région, il y avait de nombreux petits artisans tisserands et il y trouva du travail comme apprenti. Il fut remarqué par son patron, Guy Garret[31], qui lui offrit sa succession et… la main de sa fille, Marie.

Marquoir de Marie Garret

Vue d'Auzelles

C'est sans doute à cette époque de prime jeunesse que se place un incident qui me fut raconté (vers 1950) par Claudia Dardier[32], une de ses cousines de St-Chamond dont nous reparlerons plus loin. A l'occasion de je ne sais quelle fête, mon grand-père et ses cousins s'étaient retrouvés à Auzelles (lieu de leur naissance) et… ils avaient fait danser les « Enfants de

---

[28] Marie (1836), Louise (1838) et Mariette (1843), grand-mère de Claudia Dardier évoquée plus loin. Problème : ses sœurs étaient plus jeunes que lui… Mais le fond de l'histoire doit rester vrai

[29] L'Hôtel de Ville a été construit à partir de 1821 (complété par un dôme de 51 m de haut en 1864). La ville ne devient préfecture qu'en 1856

[30] 20 sous valent 1 fr en 1850 qui valent 2,53 € en 2006, soit le prix de la leçon (mais 1 litre de vin aujourd'hui…)

[31] A Roanne - Garret s'écrit aussi Garay / Garet,…

[32] Petite-fille de Mariette Fourt. Nous reverrons ces cousines… dans la 2ème partie de cette histoire familiale !

Marie[33] ». Grande colère du curé du village qui, relatant le fait le dimanche, au prône[34], conclut ainsi « Les Fourt, c'est des affreux ! » (prononcer âffreux - et, dans la région, c'est un superlatif…). A l'office suivant, les garçons vinrent avec des cailloux et les jetèrent au curé en chaire. De plus en plus ââffreux…

En prenant la succession de son beau-père, Antoine Fourt commença à développer son affaire. Beaucoup de paysans avaient un ou des métiers chez eux, dans la montagne, et il leur portait du coton à tisser puis revenait chercher les pièces exécutées[35]. Il y allait en voiture à cheval, portant dans sa poche un petit encrier pour rédiger les papiers nécessaires et les reçus. Un soir, à la nuit tombée, son cheval refusa d'avancer et il dut descendre de voiture pour voir ce qu'il se passait : la bête avait mis le pied dans la cheminée d'une maison et ne pouvait plus s'en sortir (la région compte de forts dénivellements de terrain, la maison était dans doute en contrebas de la route et la neige avait nivelé le fossé).

Puis il parvint à avoir son usine à Roanne[36] (qui a compté jusqu'à 300 ouvriers) et fit suffisamment fortune pour avoir maison, chevaux, voiture et domestiques et faire élever ses deux enfants dans des maisons cotées. En mourant (à l'âge de 52 ans seulement), il léguait tout cela à son fils, Jean-Léon[37] et assurait à sa fille Noémie une dot très importante (dot de 500.000 francs or[38]). Il avait été servi par des circonstances exceptionnelles : c'était l'époque de l'industrialisation, du libéralisme. Mais avoir su les utiliser ainsi est une belle preuve d'intelligence et de travail acharné. C'est donc en bien peu d'années qu'il était devenu le bourgeois apparemment satisfait que nous montre la seule photo que nous ayons de lui, avec son importante chaîne de montre barrant le gilet et son chien à ses pieds[39].

[33] L'association des Enfants de Marie Immaculée est créée par les Filles de la Charité et les pères Lazaristes en 1937, proposant un enseignement religieux plus poussé à des enfants susceptibles de former une élite de piété

[34] Homélie, prêche, sermon

[35] C'est exactement ce qu'il se passait dans la région à cette époque. A la suite de la Guerre de 1870, Mulhouse (capitale de l'étoffe de coton et devenue allemande) disparaît du marché… que Roanne saisit pour devenir, en quelques années, le 3ème centre en France (après le Nord et la Normandie), mais sans filature. Vers 1850, le tissage occupait près de 4000 personnes (surtout en montagne), en 1886, on compte 14000 ouvriers dans la région et environ 4000 métiers répartis dans 15 usines à Roanne

[36] En 1881, ils habitaient rue Beaulieu, l'usine se trouvant rue du Marais (propriété de plus d'un ha)

[37] Tante Bépie écrit toujours « Jean-Léon » avec un tiret. Or il s'agit bien de 2 prénoms distincts (sur tous les actes) et il signait « L. Fourt ». Peut-être était-il appelé ainsi par certains, en famille ?

[38] Le Fr or de 1860 étant estimé à 1,99 € en 2006, on arrive à une somme de 995 000 €. Enorme. Mais ce chiffre est dans la norme, correspondant à une flambée des dots de 1870 à 1910 environ. Le problème de la dot est celui de l'exclusion des enfants dotés (que la Révolution avait abolie !), en 1er lieu, des femmes. A garder à l'esprit : le sujet revient plusieurs fois dans ces récits, sous une forme ou sous une autre…

[39] Et que, malgré mon appel, personne ne semble avoir retrouvée…

Homme d'action, mon Grand-Père supportait mal les velléitaires et leur disait avec ironie « Et si le ciel tombait, il y aurait bien des cailles de prises ».

De mon Père, **Jean-Léon Fourt**, je ne connais que très peu de souvenirs d'enfance... D'humeur généralement sombre après les événements qui avaient amené la perte de sa fortune (probablement méconnaissance de l'importance de la concurrence qui commençait à jouer) et l'émigration de toute la famille de Roanne à Paris, il parlait peu du passé. L'interroger ? Impensable. Il me faisait l'effet de Jupiter Olympien et je me suis souvent entendu dire « Ne fais pas de bruit, ne dis rien, Papa a des embêtements ». C'était un leitmotiv.

Léon et Noémie Fourt, 1876

Des quelques souvenirs qui ont filtré, je pense qu'il avait dû avoir une enfance moyennement insupportable : sa grand-mère[40] lui disait, paraît-il : « Petit Fourt, tu fais plus de bruit que la Machine à Marly ! »[41]. Et il avait rêvé de devenir... tambour. Avec sa soeur Noémie (plus tard religieuse) et avec laquelle il s'entendait très bien, ils étaient allés un jour ouvrir la barrière du passage à niveau pour voir ce qui arriverait... Heureusement, la circulation n'était pas alors très dense et le garde-barrière avait dû s'en apercevoir à temps.

Lorsque le moment fut venu de les mettre en pension, l'Abbaye de Pradines[42] fut choisie pour Noémie. Les religieuses bénédictines ont en effet tenu une maison d'éducation (sélect) jusqu'en 1904[43] (elles s'occupent maintenant d'oeuvres de retraites).

---

[40] Qui ne peut être que Jeanne Roche, épouse de Guy Garret

[41] La machine construite sous Louis XIV pour alimenter Versailles en eau. D'énorme réputation, surtout pour la province qui ne l'avait jamais vue (note M.A.F)

[42] A 15 km de Roanne - Fondée en 1814, vivant aujourd'hui de leur imprimerie et d'une maison d'accueil

[43] Dès 1880, les lois Jules Ferry instituent un enseignement public, laïque et obligatoire (certaines congrégations qui s'y opposaient sont interdites, fermées,…). La loi du 5 juillet 1904 interdit aux congrégations religieuses d'enseigner et celle de 1905 (Séparation de l'Eglise et de l'Etat) pose le principe de la liberté de conscience et celui du libre exercice des cultes (confiant à l'État les biens confisqués à l'Église). D'où un bouleversement complet pour toute la société française (très catholique) évoqué x fois dans les 3 récits

Noémie souhaitait se faire religieuse mais elle attendit pour cela le décès de ses Parents, qu'elle aura soignés jusqu'à leur fin. Elle partit donc seulement vers la trentaine après avoir cherché femme pour son frère[44]. Elle ne voulait pas entrer à Pradines et, après avoir éliminé le Carmel et la Visitation, entra au Cénacle[45] (noviciat à Montpellier) puis fut recueillie chez son frère avec deux autres religieuses au moment de la Séparation de l'Eglise et de l'Etat en attendant que les couvents se reforment à l'étranger. Au bout de 18 mois environ, elle put rejoindre son Ordre à Fribourg (Suisse) où mes Parents allèrent la voir plusieurs fois. Elle y mourut en 1918, avant la fin de la Guerre, ce qui ne permit pas à mes Parents, qui la savaient malade, de la revoir une dernière fois. Elle fut enterrée là-bas, dans le caveau de son Ordre[46].

Pour mon Père, ses Parents hésitaient entre deux établissements : le Petit Séminaire de St-Jodard (Loire) qui recevait non seulement les futurs prêtres mais aussi les jeunes gens pour la formation secondaire (notre Oncle, Nicolas Escalier y a fait ses études) ou l'Ecole Supérieure de Cluny[47] (Saône-et-Loire). C'est finalement ce dernier établissement qui fut choisi (le premier avait été éliminé parce que dans le trousseau demandé figurait... un pot de chambre).

---

[44] Cf. p. 37

[45] Congrégation religieuse fondée en 1826 à Lalouvesc (07), accompagnement spirituel, catéchèse,…

[46] Effectivement, seul son nom est écrit sur le caveau familial Fourt au cimetière Roanne, précédé de la mention « A la mémoire de »

[47] Créée par Victor Duruy en 1866 dans les bâtiments conventuels de l'abbaye, l'Ecole pratique de Commerce et d'Industrie a eu pour but de former de futurs cadres, avec un enseignement de qualité avant tout scientifique et technique (mais avec sport, musique, dessin,…). Très visionnaire. Devient les Arts et Métiers en 1901

L'école de Cluny hier et aujourd'hui

Petites causes, grands effets : Cluny devait être spécifiquement laïque, ce qui à l'époque signifiait athée[48]. Et bien qu'il se soit marié à l'Eglise, nous ait tous fait baptiser, fait faire la Première Communion et, pour mes sœurs, mariage à l'église, je ne l'ai jamais vu pratiquer. Lorsque sa fin approcha, Maman consulta mes soeurs et beaux-frères sur l'opportunité de demander l'assistance d'un prêtre. La réponse fut oui à l'unanimité et il reçut les Sacrements étant encore en pleine connaissance.

……

Noémi souhaitait se faire religieuse, mais elle attendit pour celà le décès de ses Parents, qu'elle avait soignés jusqu'à leur fin ; elle ne partit donc seulement vers la trentaine (dot 500.000 frs-or), après avoir cherché femme pour son frère. Elle ne voulait pas entrer à Pradines, et après avoir éliminé le Carmel et la Visitation, entra au Cénacle (Noviciat à Montpellier ; et fut recueillie chez son frère avec deux autres religieuses au moment de la Séparation de l'Eglise et de l'Etat, en attendant que les couvents se reforment à l'Etranger. Au bout de 18 mois environ, elle put rejoindre son Ordre à Fribourg (Suisse), où mes Parents allèrent la voir plusieurs fois. Elle y mourût en 1918, avant la fin de la Guerre, ce qui ne permit pas à mes Parents qui la savaient malade, de la revoir une dernière fois. Elle fût enterrée là-bas dans le caveau de son Ordre.

Pour mon Père, ses Parents hésitaient entre deux Etablissements : le Petit Séminaire de St-Jodard (Loire), qui recevait non seulement les futurs prêtres, mais aussi les jeunes gens pour la formation secondaire (notre Oncle, Nicolas Escalier y a fait ses études) ; où l'Ecole Supérieuse de Cluny (Saône & Loire). C'est finalement ce dernier Etablissement qui fût choisi, le premier avait été éliminé parce que dans le trousseau demandé figurait... un pot de chambre.

Petites causes, grands effets : Cluny devait être spéfifiquement laïque ce qui à l'époque signifiait athée. Et bien q'il se soit marié à l'Eglise, nous ait tous fait baptiser, fait faire la Première Communion, et pour mes soeurs mariage à l'Eglise,

Un extrait du tapuscrit de Tante Bépie

[48] Cluny était tout simplement une école « républicaine », ce que Tante Bépie traduit par « athée »

Pour la branche maternelle

De mon arrière grand'mère Chavanon[49], je sais seulement qu'elle chantait à tue-tête lorsqu'elle avait des difficultés, des ennuis, une femme de tête assurément. Avec son mari ils avaient un commerce de graineterie à Roanne. Ils eurent trois enfants[50] :

- Claudine qui, dans sa jeunesse, ne pouvait pas voir une égratignure et moins encore couler le sang. Sous le nom de Soeur Marie, elle se fit religieuse hospitalière à Montbrison[51]… et fut toute sa vie affectée en salle d'opération. Les chirurgiens tenaient à son assistance et l'on peut dire qu'elle en mourut car ils insistèrent pour qu'elle vienne un jour où, déjà malade, elle n'aurait pas dû se lever. Mes grands-parents Sérol[52] (sa soeur et son beau-frère) l'estimaient beaucoup. Chaque année, ils allaient la voir, à la grande joie de leurs enfants[53] car, pour aller prendre le train (nouveauté), il fallait se lever à 4 heures du matin et faire un voyage de plusieurs heures (Roanne-Montbrison !), bref, pour eux, la grande aventure.

Claudine Chavanon, et avec Claudine Sylvestre, sa grand-mère maternelle (vers 1845)

- Louis. Ici une ambiance de mystère : il serait parti pour faire fortune « aux Amériques » et en serait revenu plus pauvre qu'avant. Ma Mère savait seulement qu'il vivait seul dans une maison de bois, dans la forêt aux environs de Roanne, et que, pour qu'il puisse vivre sans cependant dilapider un capital, Marie Chavanon, sa soeur, ma grand-mère Sérol, lui versait une rente sur sa part d'héritage paternel. Elle exigeait qu'il ne vienne pas en ville. Il avait lui-même fait ses meubles et j'ai entendu parler d'une certaine commode toute recouverte d'écailles de pommes de pin. Un jour, dans des circonstances inconnues, le feu prit à la maison et tout brûla... lui-même avec, et dans les cendres on ne retrouva que sa pipe en écume de mer. Lors de l'enterrement (une poignée de cendres dans le cercueil), très peu de membres de la famille l'accompagnèrent au cimetière. Loin derrière le

---

[49] Jeanne Alanoski, donc : c'est beau !

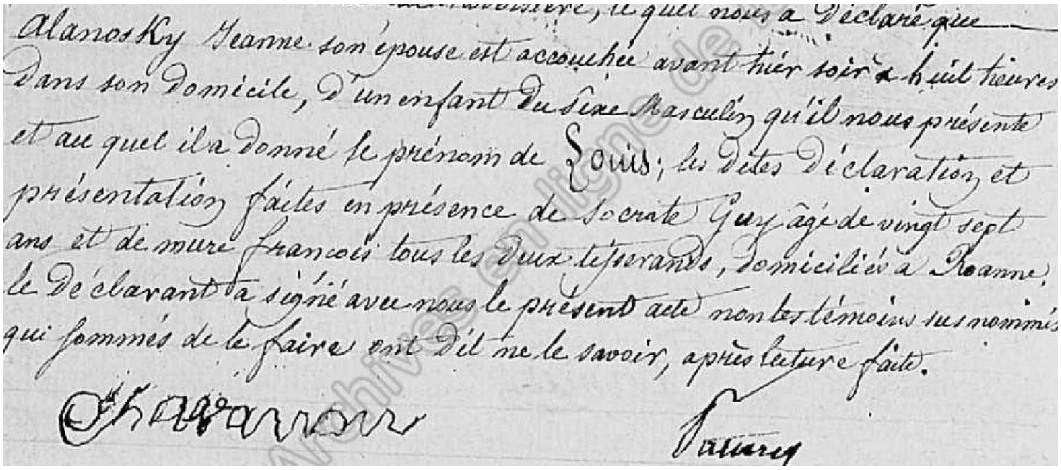
[50] Quatre, cf. les pages Petit zoom généalogique

[51] Religieuses Augustines Hospitalières de la Charité Notre-Dame, congrégation créée au 17ème siècle - Monrbrison est à 60 km au sud de Roanne

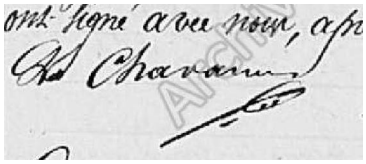
[52] Marie Chavanon et Joanny Sérol

[53] Marie, Eugénie (Bonne-Maman), Henri et Antonin Sérol

cortège suivait une femme inconnue, en grand deuil. Il aurait été enseveli dans le caveau Chavanon-Sérol (plus tard Escalier), sans toutefois que son nom y soit inscrit. Quelle a pu être la raison d'un pareil ostracisme familial ? Je l'ignore. Ma Mère ne le savait pas non plus. Ma Tante Escalier devait le savoir, mais n'en a rien dit à ses filles[54].

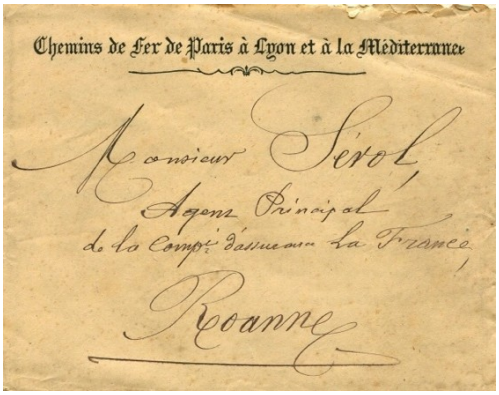

Alanosky Jeanne son épouse est accouchée avant hier soir à huit heures dans son domicile, d'un enfant du sexe masculin qu'ils nous présente et auquel ils a donné le prénom de Louis; les dites déclaration et présentation faites en présence de Socrate Guy âgé de vingt sept ans et de moure François tous les deux cultivateurs, domiciliés à Roanne, le déclarant a signé avec nous le présent acte non les témoins susnommés qui sommés de le faire ont dit ne le savoir, après lecture faite.

Naissance de Louis Chavanon (1841)


ont signé avec nous, apr

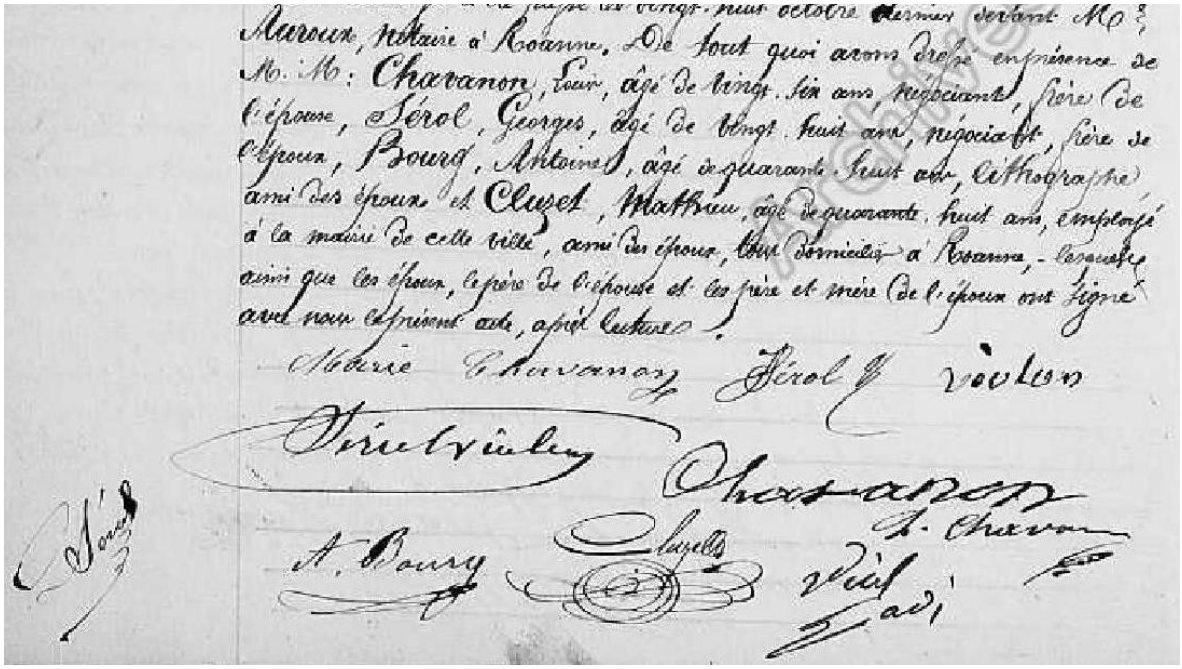
Signature de Louis Chavanon au décès de sa mère (1846)

- Marie épousa Johanny Sérol. Ce furent mes grands-parents. C'est d'elle que j'ai le plus entendu parler et il faudra bien une page pour elle toute seule. Ils avaient un commerce de Nouveautés, mercerie, jouets, etc., à Roanne. Mon Grand-Père avait désiré se faire architecte et avait même obtenu une médaille à un concours mais son Père avait exigé qu'il reprît le commerce à sa suite.


Chemins de Fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée
Monsieur Sérol,
Agent Principal
de la Compie d'assurance la France,
Roanne

Il mourut à 40 ans (attaque ? crise cardiaque ?), laissant quatre enfants : Marie (ma Tante Escalier), Eugénie (ma Mère), Henri et Antonin.

[54] Admettons qu'il s'agissait au moins d'un original et que Marie Chavanon gérait son pécule (de rentier…), pourquoi, mystère. Nicolas Escalier, en tout cas, est venu à Villemontais déclarer le décès et a signé



Mariage de Joanny Sérol et Marie Chanvanon, signatures : les époux, Michel Sérol (à gauche) et (Marie) Vialon, (Jean-Claude) Chavanon et Louis Chavanon

Marie, Eugénie, Henri et Antonin Sérol

Ma Grand-Mère Sérol a la réputation d'avoir été une femme de tête et d'avoir eu un f... caractère. C'est probablement vrai, mais je crois qu'il est juste d'apporter quelques nuances à ce jugement abrupt. Certes, ses méthodes éducatives auront lieu de nous surprendre mais il faut tenir compte de la situation dans laquelle elle s'est trouvée : elle restait veuve à 40 ans avec quatre enfants à élever, de 15, 10, 7 et 5 ans.

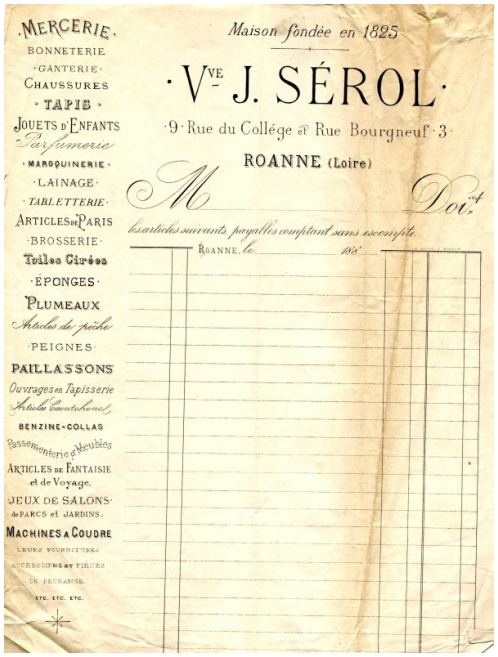
Elle était bien tutrice légale des enfants mais, selon la coutume de l'époque (la femme n'étant guère qu'une éternelle mineure), en référait à son beau-

frère Antony Sérol qui était subrogé tuteur[55] et qui n'a sans doute pas recherché pour ses neveux ce qu'il faisait pour ses propres fils. Henri et Antonin ont fait leurs études chez les Frères des Ecoles Chrétiennes[56], dans la classe de tout le monde, pendant qu'Albert et Léon, ses fils, étaient mis dans la classe des « Seigneurs » (voir à ce sujet le livre du Professeur Leriche, leur contemporain, Souvenirs de ma vie morte). Puis Henri et Antonin furent envoyés à Lyon, au lycée, quand Albert et Léon étaient élevés « aux Chartreux[57] » (école si cotée dans la région que, toute sa vie, « on sort des Chartreux » comme ailleurs « on sort de Polytechnique »). Ce n'est que par suite de ruses de ma Grand-Mère - qui faisait crédit aux artistes - que ses filles eurent des leçons de dessin, peinture, piano, les impayés étant ainsi soldés.

Matinée Donnée par Mlle Girardot pour l'audition de ses Elèves le 26 Avril 1891
Première Partie
1 Invitation à la Valse (Weber) Mlle Ch. Giroud
2 La Dame de Pique (Suppé) . E. Sérol
3 3e donatine de (Clement) . H. Mercier
4 1 Nocturne (Field) . L. Destrieux
5 Jardins d'année (Godefroid) . M. Sérol
6 Chant de la Fileuse (Litolff) . Lafay
Intermède

Audition musicale
avec Eugénie et Marie Sérol

Car l'Oncle Antony épluchait aussi les comptes du magasin dont ma Grand-Mère avait dû assurer la gestion. Elle y employait trois demoiselles de magasin. En ce temps-là, la clientèle « bien » ne réglait jamais sur le champ ce qu'elle achetait. La note, parfois fort longue, ne pouvait être envoyée qu'à la fin de l'année, et encore fallait-il attendre le bon plaisir du client pour être réglé. D'où des fins de mois difficiles. Ma Grand-Mère réunissait alors toute la maisonnée, demoiselles de magasin et bonne comprises, et mettait tout le monde à genoux autour des banques[58] pour une neuvaine à St Joseph. Il paraît qu'en plusieurs circonstances l'argent parvint à point…


MERCERIE
BONNETERIE
GANTERIE
CHAUSSURES
TAPIS
JOUETS D'ENFANTS
Parfumerie
MAROQUINERIE
LAINAGE
TABLETTERIE
ARTICLES DE PARIS
BROSSERIE
Toiles Cirées
ÉPONGES
PLUMEAUX
Articles de pêche
PEIGNES
PAILLASSONS
Ouvrages en Tapisserie
Articles Caoutchouc
BENZINE-COLLAS
Passementerie & Meubles
ARTICLES DE FANTAISIE et de Voyage.
JEUX DE SALONS de PARCS et JARDINS.
MACHINES A COUDRE
Maison fondée en 1825
Vve J. SÉROL
9 Rue du Collége & Rue Bourgneuf 3
ROANNE (Loire)
M Doit
les articles suivants, payables comptant sans escompte.
ROANNE, le 188

Pour tenir son monde en main, ma Grand-Mère exigeait de ses enfants une franchise absolue, on devait tout dire tout de suite, même les bêtises. D'où un excès de franchise qui fit tort à Bonne-Maman toute sa vie. Dans certains cas, c'était la punition corporelle, et la plus dure : ma Mère qui, pour rien au monde n'aurait dit quelque chose de défavorable de ses Parents, ne m'a avoué qu'avec beaucoup d'embarras que sa Mère les battait à coups de lanières de cuir. « Eh ! que faisais-tu alors ? » - « Je me couchais par terre et j'attendais que ce soit

[55] Personne choisie par le conseil de famille pour contrôler et surveiller la gestion du tuteur

[56] Congrégation laïque masculine (les frères ne sont pas prêtres) fondée à Reims en 1680 par Saint Jean-Baptiste de La Salle, vouée à l'enseignement, en particulier des plus défavorisés

[57] Etablissement situé sur la colline de la Croix-Rousse à l'emplacement d'une ancienne chartreuse (active de 1584 à la Révolution). Cet ordre contemplatif fut fondé par St Bruno au 11ème siècle. Lycée toujours prisé

[58] Comptoirs ou tables généralement de forme allongée servant pour la communication avec la clientèle (domaine du commerce, de l'industrie,...)… et bien utilisés par les enfants aussi (cf. p. 31)

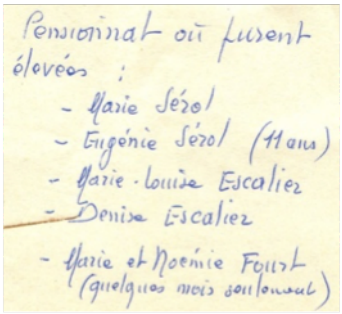
fini » - « Mais… que disais-tu ? » - « Rien ». Du reste, si l'un des enfants pleurait, il se voyait pris entre les genoux de ma terrible Grand-Mère, qui lui disait alors « Ravale tes larmes, tu entends ? Ravale tes larmes ! ». Et s'il récidivait, il recevait une maîtresse gifle « Au moins, tu sauras pourquoi tu pleures ! ». Ceci était, je crois, habitude courante dans la région à l'époque… et on ne peut s'empêcher de penser aux fessées du Bon Petit Diable de la Comtesse de Ségur.

Un bon petit diable

La poupée de Bonne-Maman

Ma Grand-Mère devait également gérer plusieurs maisons en ville, où elle avait trente-deux locataires, presque tous employés du chemin de fer (pour être plus sûre du paiement). Elle leur prenait un loyer peu élevé, en stipulant que les réparations leur incomberaient. Enfin, elle devait avoir quelques soucis du côté de ce frère vivant en paria dans les bois et qu'elle éconduisit violemment un jour où il s'était présenté chez elle. On n'en a jamais eu de photos.

Dans cette atmosphère, quelle était la vie des enfants ? Tant qu'ils furent à Roanne, les garçons n'avaient qu'à contourner le pâté de maisons pour aller à l'Ecole des Frères. Peut-être rentraient-ils déjeuner ? Mais les filles, qui n'avaient pourtant qu'environ 150 mètres à faire pour aller au Pensionnat de l'Immaculée Conception tenu par les Soeurs de St Charles[59], furent demi-pensionnaires. Le matin, elles étaient obligatoirement accompagnées par la bonne ou une demoiselle de magasin qui emmenait en même temps deux fillettes du voisinage : Louise et Marguerite Michalard et c'est leur bonne qui ramenait tout le monde le soir. Cela dura plusieurs années et cette ancienne relation (les Michalard) devait énormément me servir, beaucoup plus tard, par deux fois, pendant la guerre de 1939 /45.


Pensionnat où furent élevées :
- Marie Sérol
- Eugénie Sérol (11 ans)
- Marie-Louise Escalier
- Denise Escalier
- Marie et Noémie Foulst (quelques mois seulement)

Ecriture de M.A.F.

[59] Congrégation fondée en 1652 à Nancy sous le nom de Sœurs de la Charité de Saint Charles Borromée pour s'occuper des personnes âgées, des malades, des nécessiteux et d'enseignement. Se situait rue de la Charité

Le soir, à la belle saison, ma Grand-Mère emmenait tout son monde au jardin (situé vers la Gare, surface maintenant construite) où elle faisait cultiver fruits et légumes par un vieux jardinier. Les enfants désherbaient, cueillaient les fruits, pique-niquaient. Il semble que ce soit resté un bon souvenir. Ma Mère a été très triste lorsqu'elle a constaté que ce cher jardin avait disparu.

Le deuil de mon Grand-Père avait été porté avec sévérité (à 10 ans, ma Mère avait porté pendant un an le voile de crêpe devant le visage !) et chaque dimanche, après les Vêpres, toute la famille allait au cimetière.

Ensuite, les enfants rentraient jouer à la maison, souvent avec les cousins[60]. Ma Tante Marie faisait déjà la jeune fille et ne se mêlait guère aux jeux. Ma Mère était donc entourée de garçons et s'occupait moins de sa poupée que des billes, voire de jeux plus actifs : dans la cour de l'immeuble où l'on entreposait les caisses vides, celles-ci devenaient des huttes de sauvages ou des forteresses. S'il pleuvait, dans le magasin vide on rapprochait les banques pour en faire des navires à l'abordage. Albert se décrétait toujours Amiral (le futur Ministre pointait déjà chez le garçon autoritaire). L'hiver étant très rude dans la région (l'eau gelait dans les pots à eau dans les chambres toujours sans feu), les garçons préparaient des patinoires en versant des seaux sur les trottoirs (!) et y faisaient de mémorables glissades (il paraît qu'il ne fallait pas glisser « en fille »).

Maurice, Antoinette, Henri et Antonin Sérol (entre 1878 et 1885 environ)

[60] Albert et Léon Sérol, fils d'Antony - apparemment pas avec les enfants de Georges, Antoinette et Maurice

Albert, Maurice, Henri, Antonin et Léon (devant) Sérol vers 1890

Les trois familles se recevaient entre elles à des jours de fêtes fixes. La Tante Marguerite[61] semble être restée surtout célèbre par son traditionnel goûter du Jeudi-Saint auquel elle conviait ses neveux et nièces avec ses enfants, après la Bénédiction des Enfants à laquelle chacun devait assister en costume neuf, robe de mousseline et chapeaux de paille, quel que soit d'ailleurs le temps !

Les vacances scolaires étaient plus courtes que les nôtres et il n'était pas question de quitter la ville. Pourtant, par haute protection, l'Oncle Antony prenait les enfants pendant huit jours dans sa propriété de Marcigny. Ils faisaient avec Albert et Léon des promenades à travers champs, se fixant un clocher pour but, se faufilant sous les haies ou sautant par-dessus, s'arrachant les mollets dans les éteules[62].

En grandissant, il fallait savoir tout faire (même ce dont on n'avait pas la moindre notion), selon cette maxime « Mes enfants, vous n'êtes pas plus bêtes que les autres, ce que d'autres font vous devez pouvoir le faire aussi ». Et ma Mère, dès sa sortie de pension, à 16 ans, dut « redrapper » le pouf[63] de sa soeur ou changer le noeud de son chapeau selon cette autre maxime « Les enfants, si vous en voulez, faites-le ! ». C'était dur, sans doute, mais peut-être est-ce grâce à cet apprentissage autodidactique que ma Tante et ma Mère ont pu travailler si bien et se lancer hardiment dans des travaux inconnus. Jusqu'à ses 80 ans, j'ai vu ma Mère réaliser nos robes et nos manteaux, voire faire des travaux de tapissier ou organiser la sonnette électrique de notre appartement à Paris (qui fonctionnait encore après 40 ans d'usage et faisait l'étonnement des électriciens qui la voyaient). Mais le principe était si étendu qu'il aurait fallu être un génie pour faire face à toutes les exigences de ma Grand-Mère. Et c'est pour avoir dit qu'elle ne pouvait faire réciter les leçons de grec de ses frères (que ma Grand-Mère ne connaissait pas elle-même) que ma Mère reçut l'une de ces épouvantables corrections citées plus haut.

Pouf

[61] Epouse de Georges Sérol

[62] Le chaume

[63] Pièce de tissu accrochée à l'arrière de la robe, au niveau des hanches (mode de la 2ème moitié du XIXe siècle)

Assiettes signées Marie Sérol, 1887 et 1888

Faut-il parler des médicaments usités ? Ils peuvent nous donner un peu froid dans le dos… Il reste que c'était ceux employés dans la région à l'époque (lire à ce sujet un petit chef d'œuvre, « La Médecine du Docteur Gnafron », de Joseph Folliet[64], aux Chroniques sociales de Lyon). Il y avait les sinapismes[65] aux cuisses, la purge à l'eau de vie allemande (un remède de cheval employé sans avis médical). Contre les maux de gorges et angines, on vous insufflait de la poudre d'alun[66] mise dans un cornet de papier et à l'aide d'une plume d'oie (j'avoue n'en pas comprendre la technique...). Bien sûr, il y avait les sangsues, et aussi l'arquebuse. C'est un vulnéraire[67] que l'on trouve toujours, raide « à réveiller un mort » (43°) mais auquel j'ai vu donner des résultats étonnants, tant en applications pour éviter les bleus après un coup ou une chute que par ingestion (sur un sucre pour les enfants) pour revigorer, après une émotion, un accident ou pour faciliter la circulation. Toujours est-il que, pour éviter les maux de gorge auxquels elle était si sujette, ma Mère, dès l'enfance, obtint de faire sauter le col de la robe de pension et de le remplacer par le fameux « petit velours[68] » (un ruban de velours noir n° 3) qu'elle porta toute sa vie (on reconnaissait l'approche de la canicule au fait qu'elle l'enlevait).

Le petit velours noir (1929)

Mais les enfants grandissaient et ouvraient les yeux. Un soir, Henri alla trouver l'Oncle Antony et lui reprocha, à tort ou à raison, d'avoir dilapidé leur héritage. L'Oncle le prit de haut et, voulant lui signifier qu'il n'était qu'un gamin, usa d'une expression qui peut surprendre (mais typiquement locale), sonnant étrangement dans la bouche d'un tuteur et notable de la ville « Tu n'as même pas vu le loup péter sur la grande pierre de bois ! » - « Et toi, tu l'as vu ? », fut la réponse. Et Henri partit en claquant si fort la porte… que ce fut la vitre qui se brisa.

Quelle était la vraie situation ?... Le commerce n'avait-il pas donné ce qu'on pouvait en attendre ? Etait-ce la faute de l'Oncle Antony ? C'est bien possible car on peut être bon avocat (et je crois qu'il l'était) et n'être pas un bon administrateur. Il obligeait par exemple ma Grand-Mère à ne prendre que 3 % de bénéfice sur ce qu'elle vendait, 5 % sur les jouets au moment des fêtes de fin d'année, on peut penser que c'était insuffisant…

---

[64] Joseph Folliet (1903-1972, Lyon), chrétien engagé, résistant, fondateur de La Vie Catholique - Gnafron est l'ami de Guignol, philosophe et fêtard de 1ère catégorie

[65] Genre de cataplasme à base de farine de moutarde

[66] Minéral ayant des propriétés hémostatiques, bactéricides,…

[67] Préparation destinée à guérir les plaies / liquide et tonique que l'on donne quelqu'un venant de subir un traumatisme - L'arquebuse est une boisson élaborée en 1857 par macération et distillation de plantes par un frère mariste de l'Hermitage près de St-Chamond (42) puis produite à St Genis-Laval (69).

[68] Se souvenir que l'industrie du ruban s'est développée dans la région de Saint-Étienne, St Chamont. Le numéro correspond à la largeur. Ce ruban noir était pour moi un sujet de perplexité (et de tristesse) totale !

Dès qu'il eut ses 18 ans[69], Henri, qui n'avait pas de service militaire à faire, selon la législation de l'époque, car il était "fils aîné de veuve", alla s'engager dans l'armée sans même le dire à sa Mère[70] et partit à Madagascar. Au bout d'un certain temps, il en eut assez et trouva le mayen de persuader son frère Antonin d'aller le remplacer. Il partit alors faire du commerce en Côte d'Ivoire. Henri, plus tard, se maria[71] et Antonin mourut à 25 ans, des "fièvres", à Grand Lahou (Côte d'Ivoire), célibataire.

Henri et Antonin Sérol en Afrique

Quoiqu'il en soit, ayant marié ses deux filles et ses deux fils étant partis, ma Grand-Mère n'eut plus qu'à liquider son magasin et s'installer dans un petit appartement où elle mourut après avoir subi une intervention chirurgicale (à Lyon, comme il se doit). Elle n'avait plus suffisamment pour vivre et ses gendres lui versaient une rente.

Marie Sérol et Nicolas Escalier

Ma Tante, Marie Sérol, avait épousé à vingt-trois ou vingt-quatre ans, Nicolas Escalier.

Celui-ci, pharmacien, rentrait du service militaire (qui avait duré, selon l'usage de l'époque, sept ans !) et il l'avait accompli au Tonkin, d'une traite, sans pouvoir en revenir en permission étant donné la longueur des voyages à ce moment-là[72]. Aussi, les jeunes filles à marier qui guignaient ce prétendant possible paré de l'auréole des pays

[69] Il avait en fait 19 ans sonnés

[70] Beaucoup d'éléments pour expliquer la rupture dont parle Tante Mite (cf. p. 82)

[71] Et Nicolas Escalier était témoin au mariage (en 1904, à Marseille) et a signé

[72] Le service durait 5 ans (ensuite, réserve, ce qui donne… 25 ans pour Nicolas Escalier, libéré des obligations militaires début 1910). Il s'est engagé en 1885, a été intégré au Corps expéditionnaire du Tonkin d'octobre 1887 à septembre 1889, section d'Infirmiers (pacification du Tonkin après la Guerre franco-chinoise de 1881-1885

lointains l'avaient surnommé « le chinois ». Ses parents avaient une tuilerie à Mably, près de Roanne, et les affaires avaient dû assez bien marcher puisqu'ils établirent leurs deux enfants, Nicolas et Emilie, lorsqu'ils se marièrent, en leur offrant l'installation complète de leurs magasins, toutes factures payées, prêts à fonctionner (nous parlerons ailleurs d'Emilie[73]). Nicolas, qui avait fait ses études de pharmacien à Clermont-Ferrand et y avait obtenu son diplôme, dut aller le repasser à Lyon pour pouvoir exercer à Roanne car un diplôme de telle faculté n'était pas valable dans telle autre. Si bien qu'on voyait couramment sur les vitrines :
« Mr X, pharmacien, deux fois diplômé » et cela n'étonnait personne.

Sur la gauche, publicité de la pharmacie Escalier

Il faisait donc un stage chez un pharmacien de Roanne lorsque ma Tante Marie, qui habitait en face, se fit une brûlure à une main et vint se faire panser. Je ne sais pas si la brûlure était profonde ni étendue, toujours est-il qu'on fit un peu durer les pansements... et que Marie Sérol épousa Nicolas Escalier.

Ils ouvrirent une pharmacie rue Mably à Roanne, très bien placée, à un endroit qui était alors à l'entrée de la ville et où passaient tous les paysans qui venaient vendre leurs produits au marché. Mon Oncle, qui était la crème des hommes, très aimable, était très aimé. Il savait fort bien d'une fois sur l'autre dire « Eh bien, Mère Untel, comment va la vache ? » et au besoin il ajoutait quelques mots de patois... Dans la pharmacie, il portait une blouse mais dès qu'il la quittait il était en jaquette. Les boiseries du magasin étaient noires (intérieur et extérieur) et les vitrines s'ornaient de très gros bocaux (dont j'ignore le nom), remplis de liquides teintés pour l'un de rouge, pour l'autre de bleu, qui étaient de coutume pour signaler les pharmacies.

[73] Ce sera dans la 2ème partie de l'histoire familiale…

Caricature 1887 de (sans doute) Mr Perronet, pharmacien et Nicolas Escalier

Comme tout pharmacien de l'époque, il était fréquemment dérangé la nuit pour remplir les ordonnances. Celles-ci n'étaient pas faites alors à coup de spécialités préparées dans des boîtes : les médecins formulaient et, après avoir déchiffré leurs écritures, il fallait faire les préparations. Les petites bouteilles étaient bouchées, ficelées, le bouchon recouvert d'un papier qu'il fallait encore plisser à la main puis reficeler soigneusement. Pas de dimanches mais il devait tout de même y avoir des tours de garde puisque, les jours de liberté, il faisait avec sa famille des promenades dont les kilométrages ont de quoi couper le souffle (lorsque, ces dernières années, des amis nous emmenaient en voiture dans la montagne, ma cousine Denise et moi, et qu'elle reconnaissait certains des buts de leurs promenades, faites à pied, tout le monde était saisi).

Mon Oncle était Juge au Tribunal de commerce et il y a seulement une quinzaine d'années que nous avons, Denise et moi, brûlé sa toque galonnée d'argent et son épitoge[74] à pan d'hermine.

Epitoge

Mon Oncle chantait fort bien. Il faisait partie d'une chorale qui donnait des concerts et il chantait à l'église. Traditionnellement, il était invité aux banquets de la St-Isidore (St Isidore le Laboureur) où il entonnait « J'ai deux grands boeufs dans mon étable / Deux

[74] Bande de tissu distinctive portée par-dessus la toge

grands boeufs blancs marqués de roux... [75]». Par ailleurs, il aimait la pêche à la ligne. Ma Tante, elle, semble bien avoir mené son ménage et élevé ses enfants « avec compétence et autorité ». Car ils eurent trois enfants : Marie-Louise, Denise et Léon.

Enfants, ils jouaient avec mes frère et soeurs (je n'étais pas encore de ce monde). Bien entendu, tout ce monde tombait, se cognait, etc. Maman disait que les siens n'avaient jamais de suite à leurs bosses et écorchures non soignées tandis que les enfants Escalier, lavés à l'eau bouillie et désinfectés, avaient toujours des séquelles... (possible, car j'ai eu moi-même plus tard - beaucoup plus tard - des étonnements au sujet de thermomètres mis en place… mais passons).

Il y avait quelque « distance » entre nos mères. D'abord, sans doute en raison de la différence d'âge (plus de cinq ans), ensuite parce qu'elles avaient des caractères aussi dissemblables que possible. Ensuite aussi, sans doute, parce que la cadette avait fait un mariage beaucoup plus fortuné que l'aînée et avait un train de maison beaucoup plus brillant. Cela avait valu à Maman, lorsque le vent avait tourné, cette parole affreuse de ma Tante « Vous avez bien assez joui, à votre tour maintenant ». Mais je dois dire qu'après le décès de mon Père, ils furent parfaits pour moi, et le restèrent. Les choses s'arrangèrent par la suite avec Maman.

Léon Fourt et Eugénie Sérol

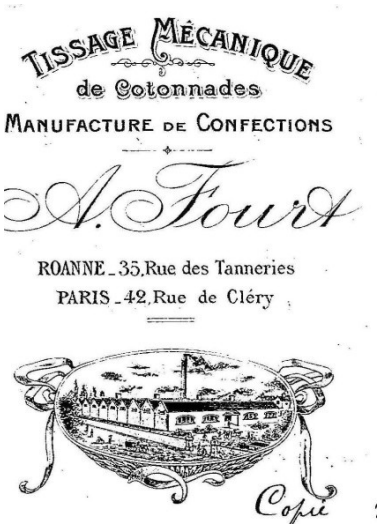
Mes Parents, Jean-Léon Fourt et Eugénie Sérol, se sont mariés à Roanne (Loire) le 6 Juin 1893. Il s'agissait d'une union comme la plupart de celles qui se contractaient à la fin du XIXème siècle, à savoir, un arrangement intervenu entre les deux familles sans même que les intéressés se soient jamais vus. Mon Père avait 31 ans. Il dirigeait depuis plusieurs années l'usine héritée de son Père[76]. Sa soeur, Noémie, s'était enquise, auprès du Pensionnat[77], d'une jeune fille « qui soit assez souple pour s'accorder avec son frère, très autoritaire... ». La jeune Eugénie Sérol, 19 ans,

[75] St Isidore, espagnol, 12ème siècle, patron des laboureurs - Poésie de Pierre Dupont (1821-1870), chansonnier http://poesie.webnet.fr/lesgrandsclassiques/poemes/pierre_dupont/les_boeufs.html et http://www.chansons-net.com/Chansonsretros/index.php?param1=BO00142.php

[76] Au recensement de 1881, il est noté « 19 ans, employé » (comme sa sœur Noémie, « 17 ans, employée »)

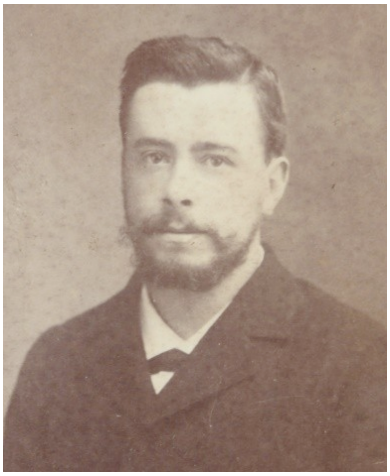
[77] De l'Immaculée Conception, cf. note 59 p. 30

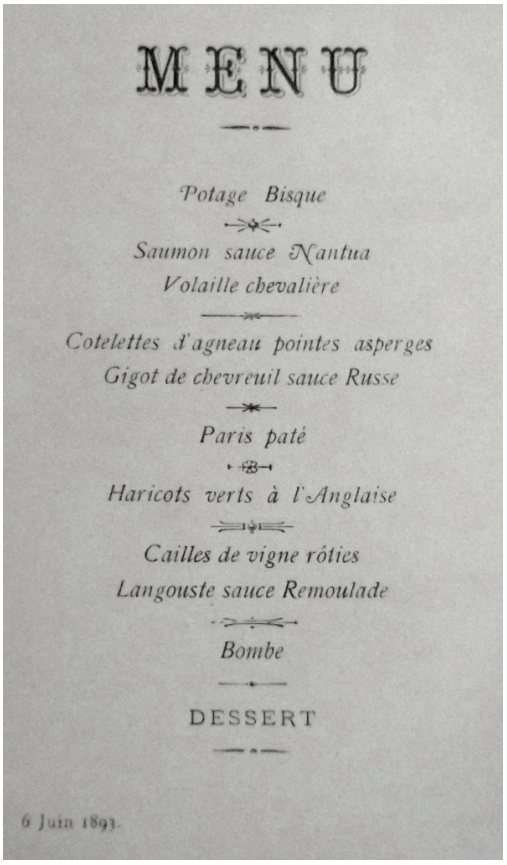
avait été désignée comme pouvant convenir et ma Grand-Mère Sérol, enchantée de la proposition, pensait caser ainsi richement sa fille sans dot. Les préliminaires avaient été brefs : « Veux-tu te faire religieuse ? » - « Non. » - « Alors c'est que tu veux te marier ». Et le tuteur[78] avait renchéri « J'espère que tu ne feras pas la bêtise de refuser ». La jeune fille, tout juste sortie de pension, se posait bien des questions... mais que faire ? Les filles sans dot qui ne se mariaient pas, considérées comme « vieilles filles », « restées pour l'âne gris », ne pouvaient que vivoter en donnant des leçons de piano... Alors elle dit oui et les entrevues se succédèrent, assorties de très beaux bouquets (venus de Paris !). Courtes fiançailles, bijoux, dentelles et mariage à grand tralala dans l'église St-Etienne de Roanne, sa paroisse. Toute la ville en retentit, paraît-il.



Dentelle de la robe de mariée

[78] Antony Sérol





MENU

Potage Bisque

Saumon sauce Nantua
Volaille chevalière

Cotelettes d'agneau pointes asperges
Gigot de chevreuil sauce Russe

Paris paté

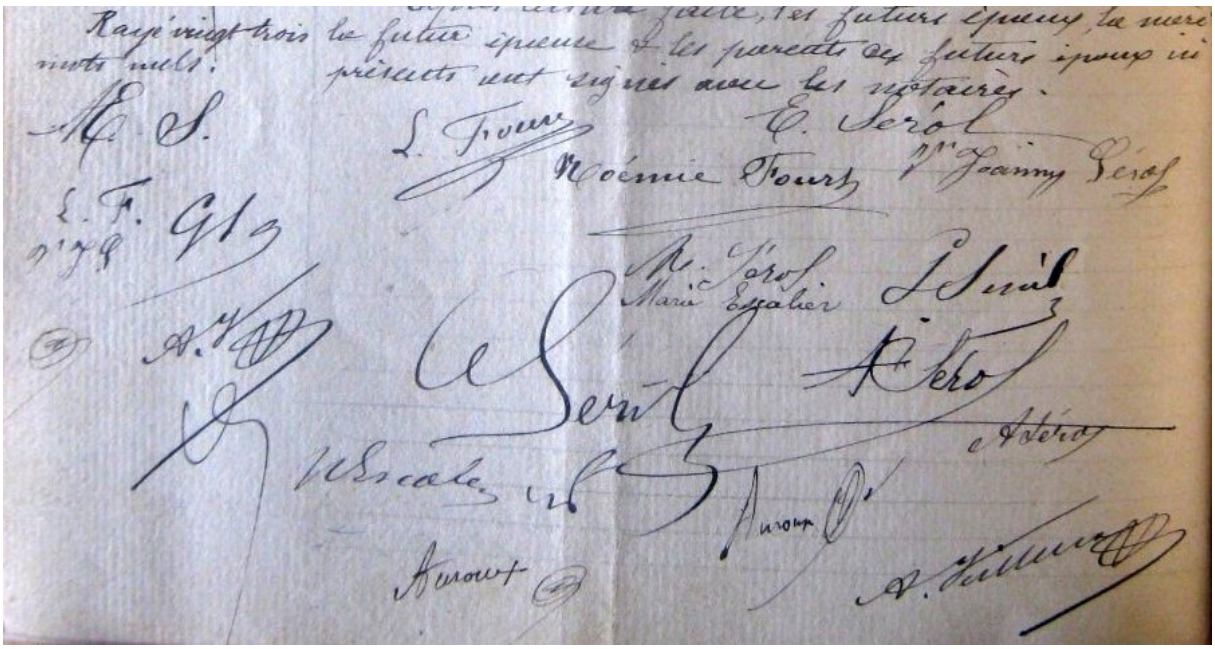
Haricots verts à l'Anglaise

Cailles de vigne rôties
Langouste sauce Remoulade

Bombe

DESSERT

6 Juin 1893.



Contrat de mariage du 27 mai 1893 devant Maître Veilleux, signatures Léon Fourt, Eugénie Sérol, Noémie Fourt , veuve Joanny Sérol (Marie Chavanon), Marie Sérol (Marie Escalier), (dessous) Nicolas Escalier (à côté, sans doute) Henri Sérol, (à droite Marie Escalier) Georges Sérol, (sans doute) Antonin Sérol puis Antoinette Sérol

Après un voyage de noces au Havre (à la mer ! un vrai conte de fées pour l'époque), entrée dans une maison jusque-là dirigée par la belle-soeur[79] et, il faut bien le dire, par les domestiques, Claude et Anna Crétin, qui avaient servi mes grands-parents[80] et dont ceux-ci avaient fait promettre à leurs enfants de ne jamais se séparer... Le trousseau était déjà rangé dans les armoires (je ne sais combien de douzaines de chemises de toile, etc.) et aucun meuble ne devait être changé de place « parce que c'étaient les Parents qui les avaient mis là »… Par des lettres touchantes dans le style ampoulé de l'époque, mon Père et sa Soeur avaient chacun offert à la jeune femme une dot de cent mille francs or[81]… dont elle ne vit jamais un sou. Pas d'argent de poche : « Fais des notes chez les commerçants, je paierai » (mais sévèrement contrôlées). Nous avons déjà vu que c'était la mode de l'époque…

Ils eurent quatre enfants : Antoine, né le 22 Décembre 1894, Marie, née le 3 Avril 1897, Jeanne Noémie, née le 7 Avril 1900. Je ne naquis que beaucoup plus tard, le 2Mars 1909[82].

Les soucis ne devaient pas manquer à mon Père car on n'en était plus aux facilités dont avait bénéficié son Père et ce libéralisme plus ou moins teinté de paternalisme... Les ouvriers astreints à de longues heures de travail (10 à 12 heures par jour), avec un maigre salaire et sans aucune protection de lois sociales[83] s'agitaient. Les grèves se succédaient et Maman racontait qu'à la naissance de son premier enfant on promenait le drapeau rouge sous ses fenêtres (d'où le surnom d'Antoine, Monsieur la Grève[84]). Le Patronat semble avoir été surpris par l'ampleur de l'agitation, n'avoir pas su comprendre la nécessité de réformes profondes. Les pouvoirs publics, eux, envoyaient l'armée pour contenir le mouvement (qui sévissait d'ailleurs dans toutes les régions ouvrières de France).

---

[79] Noémie Fourt

[80] Anna, oui, Claude, non, voir les pages Le personnel

[81] Le Fr or de 1900 étant estimé à 2,37 € en 2006, on arrive à une somme de 237 000 €

[82] Grand-Mère est la seule à avoir eu 2 prénoms. Après le décès de Grand-Père, elle a fait écrire Jeanne sur sa carte d'identité. L'une de ses amies, Mme Martinet, l'appelait Jeanne (je m'en souviens !)

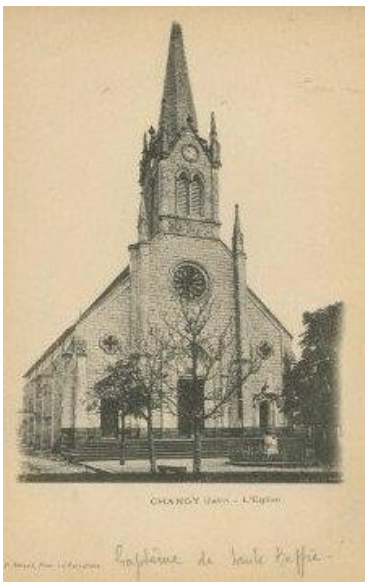
[83] Les enfants travaillaient en usine dès l'âge de 12 ans. Un ouvrier moyen gagnait 2 frs par jour, un très bon ouvrier, 5 frs… et même s'il l'on pense qu'il s'agissait des francs or, cela ne devait pas aller bien loin. Pas de semaine anglaise, pas de congés payés, pas de Sécurité sociale, pas d'allocations familiales (celles d'initiative patronale, elles, ne s'étendirent que beaucoup plus tard). Les accidents du travail ne furent couverts que beaucoup plus tard, également (note M.A.F) - En 1898, balbutiements avec une 1ère loi mais le système ne verra le jour qu'en… 1946 avec l'organisation de la Sécurité Sociale

[84] Grèves durant toute l'année 1894 et grève générale en décembre (avec conséquences politiques : implantation socialiste à la mairie de Roanne), cf. http://www.forez-info.com/encyclopedie/histoire/21234-la-naissance-du-socialisme-municipal-a-roanne.html

Pourtant, dans l'ensemble, les affaires prospéraient. Maman avait émis le souhait d'avoir, aux environs de Roanne, une maison avec un jardin, où les enfants puissent s'ébrouer à leurs jours de vacances et mon Père s'y montrait favorable. Je ne sais si mes Parents avaient visité ensemble plusieurs propriétés pouvant convenir mais... hélas, Maman reçut un jour un télégramme de Paris où mon Père annonçait qu'il venait de signer l'achat du Château de Changy (XVIème-XVIIème siècle), à 20 km de Roanne, entouré de terres importantes, comportant plusieurs fermes, un moulin... que sais-je encore. Et Maman fondit en larmes, prévoyant que les enfants s'en enorgueilliraient. Encore ne pouvait-elle imaginer à quel point toute la famille en resterait imprégnée, même et surtout quand tout fut perdu (regrets inutiles et vrai traumatisme de l'adolescence pour mes aînés).

La vie déjà très aisée semble avoir été quasi fastueuse pour l'époque. Mon Père, qui possédait déjà chevaux et voitures, avait été l'un des premiers à obtenir son permis de conduire (dit « brevet de chauffeur[85] » en ce temps-là) et à acquérir cette « automobile » qui devait bien faire du 40 à l'heure. Ces « signes extérieurs de richesse » déclenchèrent-ils des jalousies ? Mon Père ne vit-il pas venir la crise du textile ? Ne comprit-il pas les arcanes de la concurrence qui commençait à jouer ? Fut-il trop confiant en disant « Mais on ne me peut rien puisque tout est à moi » ? Il y eut sans doute de tout cela mais, nourrisson que j'étais, je n'en pouvais rien saisir. Par la suite, mon Père s'était muré dans le silence et nul n'aurait tenté de poser des questions.

Mon baptême, le lundi de Pâques 1909[86], fut sans doute la dernière des festivités célébrées à Changy puisqu'il fallut vendre la propriété, l'usine et tous les biens.



[85] Il s'appelait « certificat de capacité » (instauré en 1893 par le préfet Lépine pour Paris, étendu à tout le territoire en 1899, délivré par le préfet du lieu de domicile). En 1900, il y a environ 1600 automobiles en France. Le permis de conduire date de 1922

[86] Un 12 avril

N'y avait-il pas d'autre solution que de partir à Paris en emmenant la famille, les domestiques ? N'aurait-il pas été possible d'accepter une association, au prix même d'une situation inférieure, permettant ainsi à la famille de rester sur place sans la dépayser et interrompre les études des aînés? Je ne l'ai jamais su[87]... Toujours est-il que le déménagement fut organisé et que tout le monde partit à Nogent-sur-Marne où mon Père avait loué une villa et d'où il chercha une situation. Fit-il des expériences infructueuses ? Je le crois mais n'ai jamais eu de détails à ce sujet. Pendant cette période, le domestique, Claude, mourut. Sa femme, Anna, devint odieuse et il fallut s'en séparer[88]. Elle avait toujours régné sur la cuisine, ne laissant personne s'en occuper. Maman et mes aînés semblent avoir fait des débuts difficiles dans cet art. Puis mon Père sembla avoir trouvé sa voie en s'occupant de la vente de fonds de commerces.

Marie-Antoinette Fourt à Nogent-sur-Marne (autour de 1912)

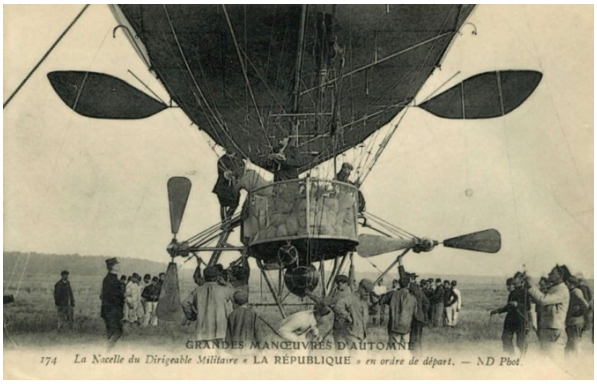
Antoine avait voulu, dès ses 18 ans, s'engager. Il avait fait une demande pour les dragons[89]. Certes, il en avait la stature, la cavalerie était une « arme noble » et sans doute se souvenait-il d'avoir, petit garçon, passé en revue, à partir de son cheval de bois, les cavaliers que mes Parents devaient loger dans les granges, tous les deux ou trois ans, lors des grandes manoeuvres qui se déroulaient dans la Loire.. Mais il fut refusé en raison de sa myopie et des verres qu'il devait porter.

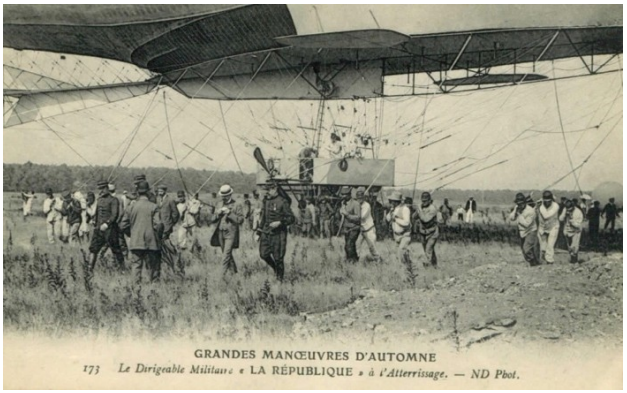
---

[87] Tante Bépie s'est vraiment posée les bonnes questions sur tout ce sujet. On peut ajouter ceci : la mode pousse à ce moment-là les femmes vers des tissus plus souples (soie,…) et imprimés, avec motifs divers et variés (Roanne produit à partir de fils teints, d'où simples carreaux,…) et la crise s'est faite en quelques petits mois (fort ralentissement en 1911 avec disparition d'entreprises, aggravation en 1912 / 13, Roanne se vide d'ouvriers).

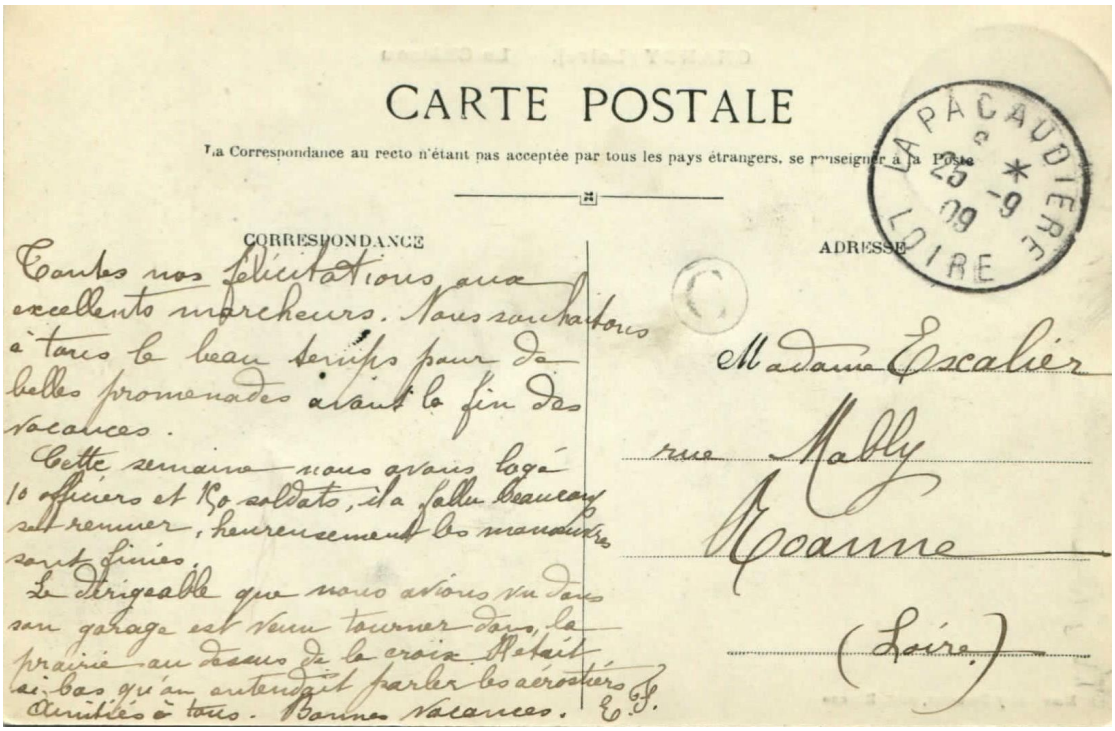
[88] Sur elle, aucun autre renseignement pour l'instant

[89] Cavalerie de ligne, les soldats se déplaçant à cheval mais combattant à pied





Les grandes manœuvres dans la Loire (rectos et un verso)



CARTE POSTALE

La Correspondance au recto n'étant pas acceptée par tous les pays étrangers, se renseigner à la Poste

CORRESPONDANCE

Toutes nos félicitations aux excellents marcheurs. Nous souhaitons à tous le beau temps pour de belles promenades avant la fin des vacances.

Cette semaine nous avons logé 10 officiers et 80 soldats, il a fallu beaucoup se remuer, heureusement les manœuvres sont finies.

Le dirigeable que nous avions vu dans son garage est venu tourner dans la prairie au dessus de la croix. Il était si bas qu'on entendait parler les aéronautes. Amitiés à tous. Bonnes vacances. E. G.

ADRESSE

Madame Escalier
rue Mally
Roanne
(Loire)

LA PACAUDIERE 25-9-09 LOIRE

Toute la famille s'installa dans un appartement où mon Père avait fait son bureau, avenue Mac-Mahon à Paris. C'était tout-de-même un peu exigu pour tant de monde... Mais la question fût assez vite résolue, hélas, car la Guerre éclata en Août 1914.

Paris, 4 Février 1987

FIN PARTIE 1/2